

FREDERIC DORET

1866-1935

Né à Miragoâne le 12 janvier 1866, Frédéric Doret mourut à Paris le 17 janvier 1935.

Il fit ses études secondaires au Petit-Séminaire Collège St-Martial où il se distingua particulièrement en mathématiques et dans les sciences physiques et chimiques. Les Pères du St-Esprit l'employèrent comme répétiteur dans cet établissement, et ce sont les économies réalisées dans cette modeste fonction qui lui permirent de faire les frais d'un voyage en France où, après le complément d'études nécessaire pour affronter le difficile examen d'admission à l'Ecole Nationale Supérieure des Mines, il fut reçu à cette institution de haut enseignement technique.

Trois ans plus tard, Frédéric Doret conquiert brillamment son diplôme d'ingénieur civil, tandis qu'il poussait son jeune frère, Louis-Wilson, vers l'Ecole des Ponts et Chaussées et aussi vers l'Ecole des Arts Décoratifs où ce dernier, d'une intelligence vraiment exceptionnelle, devait connaître un égal succès.

Rentré en Haïti, Frédéric Doret s'occupa d'abord d'architecture, comme tout ingénieur débutant dans notre pays. Puis, appelé au service des Travaux Publics, il commença cette longue carrière qui devait l'amener dans toutes les parties du territoire. Ses multiples tâches le mirent en contact étroit avec nos travailleurs des villes et les paysans des plaines et des montagnes. C'est de cette large expérience et de cette profonde connaissance du peuple qu'il s'inspira dans tous ses discours, dans tous ses écrits, dans toutes ses entreprises pour l'éducation de notre jeunesse et la satisfaction des besoins

les plus essentiels de confort matériel et de bien-être spirituel de la nation haïtienne.

En collaboration avec MM. Auguste Bonamy, Jacques et Chavineau Durocher, Horace Ethéart et Louis Roy, Frédéric Doret fonda, en 1902, l'Ecole des Sciences Appliquées, dont il fut le premier directeur. Il écrivit de nombreux articles dans les journaux d'Haïti et principalement dans la Petite Revue qu'il dirigea jusqu'à sa mort.

Les Deux Haïti

Les esprits chagrins se plaisent à répéter que tout va mal. Intelligente formule inventée par les pessimistes pour justifier leur paresse, et qu'ils échafaudent, ces jours-ci, sur l'impassibilité avec laquelle on démolit officiellement sous leurs yeux notre vieille industrie de l'alcool et notre jeune industrie du tabac, sans égard pour l'angoissant chômage qui résulte de l'inflexibilité du fisc.

Non, tout ne va pas mal; et il faut saluer un progrès considérable qui s'introduit dans nos mœurs à la faveur de la paix, je dis à la faveur de la paix parce que ce progrès n'eût pas été possible aux époques bouleversées où les dirigeants de la police prenaient ombrage des moindres déplacements des citoyens, tièdes, froids ou même chauds pour le régime.

On sait qu'à Paris, depuis quelque temps, des élèves des grandes Ecoles: Polytechnique, Centrale, Mines, etc., émus des ravages du communisme dans les masses populaires de la grande ville et de sa banlieue industrielle, et attribuant ces ravages au recul de la religion dans ces milieux ouvriers, se sont mis à la disposition du clergé des paroisses les plus atteintes, pour suppléer d'une certaine manière au manque de prêtres et livrer bataille aux mauvaises conséquences de l'école sans Dieu en enseignant le catéchisme pendant leurs courts

moments de loisir. Ces catéchistes d'une si belle origine scientifique n'affrontent pas de lourds préjugés sociaux dans un pays où la caserne, le suffrage universel et les tribunaux ont déjà établi l'égalité de fait.

Ici, c'est autre chose. Dans l'ancien Saint-Domingue, il y avait: les colons, les affranchis et les esclaves. Dans l'Haïti d'après 1804 il y a les colons et les esclaves. L'esclavage est aboli, mais oui, nous le savons; les colons ont pris le dernier bateau, nous n'en doutons pas un seul instant, mais... il est resté des âmes de colon parmi nous. Celui-ci dit en parlant de lui-même: «Un homme comme moi!» Cet autre affirme: «Je ne suis pas comme ces gens-là!» Aucun d'eux n'accepte une solidarité quelconque avec la masse de la nation, qu'il croit être d'une naissance inférieure à la sienne. «Ces gens-là», les esclaves d'hier et d'aujourd'hui encore, sont dignes de tous les mépris. Education, confort, bien-être, justice même, ils n'ont pas besoin de tout cela, parce qu'ils ne savent pas ce que c'est. Quant à le leur enseigner, on y perdrait son temps.

Ainsi raisonnent nos modernes colons. La distance est grande entre eux et le peuple, dans lequel ils refusent de reconnaître les descendants d'une même race, les héritiers d'une même gloire, les compagnons d'une même infortune. Et chacun se cantonne sur ses positions: cela fait deux Haïti.

De l'autre côté, c'est la méfiance, conséquence de l'éloignement, la méfiance qui engendre le doute, l'incompréhension, le pessimisme, les sentiments mauvais. Et l'on marche l'un à côté de l'autre vers un but en apparence commun, comme deux forçats rivés à une chaîne unique. A cette chaîne est soudé un boulet. Ceux qui jouent aux colons traînent à leur insu peut-être le boulet avec ceux dans lesquels ils croient voir des esclaves.

L'égalité, nous ne la rencontrons ici qu'à la Table-Sainte, où

la femme du «colon» consent à s'agenouiller à côté de sa cuisinière devant la même nappe blanche. C'est le miracle de la Communion dans notre société hautaine, ce miracle auquel nous ne prêtons pas attention parce qu'il se renouvelle tous les jours sous nos yeux, mais qui me paraît presque aussi grand que les plus belles guérisons miraculeuses. Il faut seulement regretter qu'il ne soit pas permanent, que ses effets disparaissent à la sortie de l'église.

Or, un groupe de membres de l'Association catholique de la Jeunesse Haïtienne de Jacmel a entrepris dans leur sphère d'action de jeter un pont sur le fossé qui sépare les deux Haïti. Les matériaux de cette construction, il les demande à la religion; car il a sondé la détresse morale de nos frères du peuple. Il a entendu les appels du clergé qui ne suffit pas à l'immense tâche: le très dévoué aumônier de l'Association, Mgr Le Gouaze, ne leur laisse aucun doute à cet égard. Ces jeunes gens se sont dit que les riches en intelligence avaient le devoir d'aumône à remplir envers les pauvres d'esprit. Ils ont compris que l'une des deux Haïti, à défaut des prêtres nationaux, pouvait, devait aider à instruire l'autre dans la plus importante des sciences, celle de la morale chrétienne. Et entrant dans la voie tracée par la jeunesse étudiante de Paris, ils se sont assignés l'humble rôle de catéchistes, de catéchistes bien résolus à obtenir des résultats, car ils prennent le chemin du cœur de leurs auditeurs en commentant en créole les instructions du prêtre français.

Aussi, peu à peu, un si pur désintéressement, dont certaines femmes de la société haïtienne ont déjà donné l'exemple, conquerra la confiance du peuple et fera tomber ses préjugés contre la classe qui est au-dessus de lui; peu à peu, d'autre part, les malheureux héritiers de la morgue des colons — je dis malheureux parce que les orgueilleux sont à plaindre —

s'habitueront, après s'être beaucoup esclaffés, à voir des jeunes gens de la classe instruite tendre la main au peuple, mieux, se faire ses serviteurs pour le conduire vers la lumière.

Peu à peu le pont se construira au-dessus du fossé.

Nulle œuvre en Haïti ne pouvait être plus utile, nulle œuvre n'est plus méritoire. Messieurs de la Jeunesse Catholique de Jacmel, permettez qu'un aîné vous salue, car il est fier de vous.

Le Conte du Paresseux

C'est le temps béni des mangots.

Onésius a demandé à son fils Tiloute quel métier il comptait apprendre, et celui-ci, sans hésiter une seconde, comme s'il n'avait pensé qu'à cela pendant ses dix-sept années d'existence, et d'un ton qui ne souffrait aucune objection, a répondu :

— Métier paresseux.

C'est le temps béni des mangots.

Tiloute est longuement étendu sur une natte de jonc, au milieu de jeunes gens de son âge, «calant un ouest» à l'ombre d'un manguier touffu, au bord d'un frais ruisseau. C'est là que Timouché tient école de paresse. Onésius a entendu vanter le savoir-faire du renommé professeur, et il lui a confié son héritier avec prière de lui enseigner *tout ça li connain*.

Le jeune Tiloute est en apprentissage depuis deux mois, et déjà il pratique à fond l'art de ronfler dix-huit heures sur vingt-quatre et d'employer deux heures à bailler et à s'étirer à son réveil, et les quatre autres à la récolte et à la digestion des mangots voisins qui constituent son unique repas. Tiloute sera bientôt de première force dans la profession de son choix.

C'est le temps béni des mangots.

Tiloute, démesurément allongé sur sa natte de jonc, rêve

que le plus succulent des mangots vient de tomber à quelques pas de là: il en sourit d'aise. Petit à petit, il ouvre un premier œil, puis l'autre. Le soleil est au zénith, et midi sonne à son estomac.

Après avoir pris le temps nécessaire à s'étirer avec toutes les précautions voulues pour ne s'endommager aucun membre, Tiloute se soulève lentement sur le coude, et, d'un long regard circulaire, embrasse l'horizon de son manguier. Le fruit est là qui l'attend; mais avec quelque déception, il constate que ce n'est pas à portée de sa main.

À côté de lui cependant, Timouché ronfle dans toute la quiétude de la tâche accomplie. Les yeux de Tiloute vont alternativement de son maître au mangot, du mangot à son maître.

Puis étendant le bras, il fait l'effort de secouer Timouché jusqu'à le réveiller.

Le maître sort de son sommeil avec un grognement significatif; mais déjà Tiloute lui a désigné du doigt le mangot désiré, en lui disant :

— «*Allé prend l' pou moin*».

Timouché, à ces mots, lance à son élève un regard chargé de courroux. Mais soudain, il se ravise, se lève, saisit le mangot et le présentant délicatement entre les trois doigts à son élève, il lui dit dans un mouvement de fierté :

— «*Ou capab tounain caille papa ou; ou pi fort passé m'...*»

Frédéric DORET.

GEORGES SYLVAIN 1866-1925

Georges Sylvain naquit, le 2 avril 1866, en terre d'exil, à Puerto-Plata, où ses parents s'étaient réfugiés après le bombardement du Cap-Haïtien par le navire anglais Bull-Dog. Rentré en Haïti avec sa famille, il commença ses études chez les Frères de l'Instruction Chrétienne à Port-de-Paix, les continua au Collège Saint-Martial à Port-au-Prince, les acheva à Paris au Collège Stanislas et dans les Facultés de lettres et de droit, où elles furent sanctionnées par le diplôme de bachelier ès-lettres, l'attestation d'études supérieures pour la licence ès-lettres et le grade de licencié en droit.

Dès son retour en Haïti en octobre 1887, Georges Sylvain se mit au service du peuple haïtien en déployant cette merveilleuse activité qui devait remplir toute son existence. Il présida à la constitution d'œuvres variées: Association des Anciens Elèves de Saint-Martial, Société de Législation, Société des Amis du Théâtre (qui créa le Théâtre-Sylvain), Œuvre des Ecrivains Haïtiens (qui, sur sa proposition, édita les deux volumes des Morceaux Choisis d'Auteurs haïtiens, couronnés par l'Académie française), Comité Haïtien de l'Alliance Française, etc. Il collabora à la direction ou à la rédaction de nombreux journaux et revues: *La Vérité*, *Patrie*, *La Fraternité*, *L'Ami de l'Ordre*, *Bulletin Officiel de l'Instruction publique*, *Le Petit Citoyen*, *La Ronde*, *La Revue de Législation*, etc.

Avocat du barreau de Port-au-Prince, Georges Sylvain fut à trois reprises professeur à l'École Nationale de Droit. Appelé par son ami, M. Mac-Donald Apollon, à occuper la fonction de chef de division au ministère de l'Instruction publique, il y accomplit, de 1894 à 1896, une œuvre extrêmement

importante que ne peuvent justement apprécier que ceux qui ont étudié à fond le développement de l'éducation en Haïti. Il devint juge au Tribunal de Cassation, où il resta plusieurs années. Nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Paris en 1909, il passa à peu près deux ans dans ce poste qu'il illustra par son admirable propagande en faveur d'Haïti. Rappelé dans le pays, il reprit l'exercice de sa profession d'avocat, consacrant ses heures de loisir à des travaux scientifiques ou littéraires: communications juridiques à la Société de Législation, études historiques, articles de critique, discours et conférences.

Georges Sylvain publia en brochure à Port-au-Prince une conférence sur "L'Œuvre Morale", et à Paris (Ateliers haïtiens, 1901), un recueil de poésies: "Confidences et Mélancolies", et un recueil de fables créoles: «Cric-Crac». Plus tard, il fit paraître à Port-au-Prince "La Lecture", contenant les instructives et spirituelles leçons sur la diction et le style qu'il prononça au Comité haïtien de l'Alliance française. Mais ces écrits ne représentent qu'une très faible partie de l'œuvre nombreuse et diverse de Georges Sylvain, dispersée dans des dizaines de journaux et de revues, et qui le consacre comme l'un des meilleurs, peut-être le meilleur des prosateurs haïtiens. Il a laissé des cahiers où il notait jour par jour les incidents menus ou graves de la vie haïtienne: leur publication serait une importante contribution à la petite ou à la grande histoire d'Haïti. Car Georges Sylvain a, lui aussi, fait de la grande histoire: par l'attitude courageuse qu'il prit en face de l'occupation de son pays et par la lutte qu'il mena pour la libération haïtienne, il mérita que sa mort, survenue le 2 août 1925, fût considérée par tous les Haïtiens de cœur comme un deuil national.

Hannibal Price

Tout homme qui se mêle d'écrire, s'il n'est pas un pur grimaud des lettres, porte dans son cœur et dans sa pensée un livre, par où il brûle d'épancher le meilleur de ses rêves, de

ses impressions, de ses jugements. Ce livre, il peut arriver qu'on ne l'écrive jamais, et c'est alors le regret d'une destinée incomplètement remplie. Il peut se faire aussi qu'un autre l'écrive avant nous, — disgrâce dont on se console dans l'émotion d'une lecture où notre âme se reconnaît en cause. L'homme heureux est celui qui, en mourant, peut se dire qu'il a écrit son livre et qu'il se survivra dans l'œuvre rêvée.

Combien d'entre nous, aux heures d'ambition généreuse, n'ont pas eu comme la hantise d'un livre très fort, de conviction puissante et de sincérité profonde, qui oserait mettre à nu le préjugé de couleur, le prendrait corps à corps et le terrasserait ! Oui, étudier dans son prétendu fondement scientifique, dans ses origines, dans son développement historique, dans l'application qu'on en a faite à la race noire et à la nation haïtienne, la théorie qui divise l'humanité en races supérieures et en races inférieures; réfuter par le menu les sophismes, les légendes, les calomnies, sous lesquels on a coutume de dissimuler l'indigence dialectique et la laideur morale de cette thèse; poser en principe et démontrer rigoureusement que toutes les races sont identiques en leur fond et ont, partant, les mêmes droits à la civilisation et au bonheur; insister, en particulier, sur les preuves diverses que les nègres ont données de leur aptitude à s'élever aux plus hautes spéculations de la pensée; expliquer, à la lumière des faits interprétés par la droite raison, les pénibles vicissitudes qui ont jusqu'à ce jour retardé les progrès de notre jeune société; conclure par un pressant appel à l'union de la famille haïtienne et par un acte de foi dans les destinées de la race noire, — cette tâche était bien la plus belle que pût entreprendre un des nôtres. Elle a séduit le bon Haïtien Hannibal Price. Le temps lui a manqué, sans doute, pour en conduire l'exécution au degré de perfection formelle qui consacre à une immortalité certaine les chefs-

d'œuvre de l'esprit humain. Mais les assises qu'il a données à son imposant édifice ont été si fermement établies, les matériaux choisis étaient de si fine et si solide substance que, dans sa forme inachevée, l'ouvrage — *La Réhabilitation de la Race Noire par la République d'Haïti* — commande l'attention universelle et peut défier l'usure des âges. Tous les hommes de notre race, à quelque région du globe qu'ils appartiennent, le salueront avec reconnaissance et avec respect. N'hésitons pas, pour notre compte, à proclamer bien haut la fierté que nous en éprouvons, nous disant que l'étranger a désormais le droit de mesurer notre valeur intellectuelle et morale à la sorte d'estime où nous tiendrons le livre d'Hannibal Price.

* * *

Quand M. Price commença, vers 1890, de réaliser son grand projet, il l'avait longtemps vécu. Toute son existence antérieure tendait, ce semble, à l'y préparer. Privé, dès sa première enfance, de la douceur des caresses maternelles, il avait, de bonne heure, fait l'apprentissage de la réflexion solitaire et acquis la pratique de l'observation personnelle. De son grand-père, marin d'origine anglaise, il tenait une nature indépendante et ce goût des notions positives et des solutions nettes, de l'action libre et du libre examen, que les Anglo-Saxons apportent dans la conduite de leurs entreprises comme dans le gouvernement d'eux-mêmes. L'influence de son maître d'école, M. Venance Berbeyer, un mulâtre de l'île Maurice, ancien capitaine au long cours, devenu par les soins de la Mission Wesleyenne de Londres instituteur primaire à Jacmel, vint fortifier encore ces dispositions. Le jeune écolier avait, selon son propre témoignage, l'intelligence vive, une mémoire remarquable et beaucoup d'orgueil. M. Berbeyer le prit en affection. Loin de combattre son orgueil, comme n'y aurait pas manqué un pédagogue moins expert, il le tourna en dignité et en éner-

gie. Il disciplina de même la sensibilité par où l'enfant se rattachait à sa mère, au passé des anciens esclaves, et, l'appliquant à une conception très noble de la vie et du devoir humain, il fit la surprise à cet utilitaire spéculatif de lui cultiver un cœur d'apôtre.

La page dans laquelle M. Price raconte son entrevue avec son ancien maître, le lendemain du jour où il quitta les classes, a, dans sa simplicité, la beauté grave des scènes bibliques : « En décembre 1854, après un dernier examen, il fut reconnu que l'on n'avait plus rien à m'enseigner dans l'école : je la quittai pour entrer dans la vie. J'étais âgé de treize ans à peine. Le lendemain, j'allai dîner avec mon ancien maître, qui me parla pour la première fois de lui-même et me raconta les malheurs de sa vie. Ces épanchements du vieillard produisirent une impression profonde sur mon esprit. Il me parla ensuite de moi-même... C'est avec ses paroles toujours présentes dans mon esprit, toujours vibrantes dans mon cœur, que je commençai ma véritable éducation, par l'observation et la réflexion... »

De l'époque de son émancipation à son apparition éclatante sur la scène politique, M. Price, en vingt-et-un ans, connut presque toutes les formes de l'activité haïtienne. Tour à tour employé de commerce, industriel, agriculteur, forestier, bureaucrate, chef d'une maison de commerce, juge consulaire, il s'assouplit à toutes les situations, côtoya tous les mondes, observant, interrogeant, méditant, faisant loyalement son expérience d'homme, sans cesse préoccupé de prêcher d'exemple, d'accorder ses actes avec ses paroles, partout servi par sa vaillance au travail, par son entrain cordial et par ce regard droit qu'il projetait sur les êtres et sur les choses.

Au cours d'une de ses laborieuses pérégrinations, la grandeur de son œuvre future lui fut pour la première fois révé-

lée. C'était au fond de la plaine du Cul-de-Sac, dans la région des Hattes, où celui qui devait mourir ministre plénipotentiaire à Washington procédait à l'exploitation d'une coupe de « bois durs ». M. Price avait eu la bonne fortune de conquérir l'amitié d'un vieux noir, du nom de Saint-Charles, vétéran des guerres de l'indépendance, qui ne se faisait pas prier pour égayer, chaque soir, la monotonie de sa solitude par le récit des glorieux événements auxquels il avait collaboré. Or, un propos, fréquemment répété, revenait avec l'insistance d'une obsession dans la bouche de Saint-Charles : « Ce pays se perdra, les blancs le prendront, si les nègres et les mulâtres ne savent mettre fin à leur division ». L'accent de conviction du vieux soldat, son inquiétude sur le sort d'une œuvre qui avait été l'orgueil de sa génération, finirent par impressionner son interlocuteur...

L'esclavage était presque partout aboli, mais nulle part sur la terre l'homme noir n'était considéré et traité à l'égal de l'homme blanc, si ce n'est sur le territoire de la République noire d'Haïti. Même dans les pays où le préjugé n'atteignait plus guère le nègre en sa dignité individuelle, on continuait à invoquer contre sa race la fausse présomption d'une originelle infériorité. Et c'est pourquoi le vieux Saint-Charles avait raison de penser qu'il ne devait de jouir pleinement de son titre d'homme qu'à sa qualité d'Haïtien.

A la lueur de ces réflexions, Hannibal Price se prit à relire l'histoire de son pays, et il en découvrit la signification profonde. La mission providentielle de la nation haïtienne, sa raison d'être dans le monde, l'éblouirent comme d'une clarté nouvelle. C'était sa destinée qui commençait...

* * *

La politique ressemble, dirait-on, à ces vieilles coquettes dont on ne se débarrasse pas par les dédains : elles ne sont

jamais si acharnées que lorsqu'on répugne à s'occuper d'elles. M. Price se défendit toute sa vie d'être un politicien. Et de fait, pour qui l'a connu, rien ne s'accommodait moins à ses franches allures que ce jeu de petits commérages, de petits marchandages, de petites compromissions et de petites perfidies qu'est la politique professionnelle. Quand il fallait payer de sa personne pour affirmer ses convictions, on le trouvait toujours allègre et dispos. La bataille terminée, il avait hâte de reprendre sa place dans le rang. De là vient que, malgré le rôle considérable qu'il a joué parfois dans les affaires du pays, il n'y remplit jamais tout son mérite.

Le gouvernement de Domingue fit de lui un banni, la révolution de 1875 un quasi-ministre, le parti libéral un président de Chambre, la triste aventure du 30 juin 1879 un vaincu ! M. Price se le tint pour dit et attendit son heure. La Compagnie du Canal de Panama sollicitait les travailleurs de bonne volonté : il partit pour Panama. On sait quel merveilleux champ d'observation a été cette Babel colombienne. Du poste élevé que lui valut d'emblée dans les bureaux de la Compagnie sa longue pratique des affaires, il put étudier sur le vif, selon sa méthode favorite, en fortifiant ses lectures de la vision directe des choses, la constitution sociale des républiques sud-américaines. Il eut aussi l'occasion, au hasard de ses causeries avec les Européens instruits, employés dans l'isthme, de constater à quelles notions vagues et superficielles tenait l'opinion défavorable que la plupart de ces hommes distingués par leur culture intellectuelle professaient sur notre compte. Et il se promit dès lors de raconter, pour fournir aux étrangers de bonne foi les éléments d'une plus équitable appréciation, la véridique histoire du peuple d'Haïti. Le Président Hyppolite, maître du pouvoir à la suite des événements de 1888-1889, en l'appelant aux fonctions de ministre pléni-

potentiaire aux Etats-Unis, lui donna le loisir de se tenir parole. Les temps étaient venus.

A étudier de près le mécanisme de ce prodigieux appareil démocratique, le plus formidable qui soit au monde, M. Price vit se perpétuer, sous l'apparente égalité proclamée par les lois, l'inégalité de condition entre les fils des esclaves émancipés et les descendants de leurs maîtres d'hier. Il vit des créatures humaines, parquées par le mépris des autres dans des quartiers spéciaux, repoussées des maisons publiques d'éducation, repoussées du temple de Dieu, simplement parce que leur peau était brune ou noire... Aux revendications, aux plaintes de la race martyre, il entendit partout opposer, pour justifier l'infériorité sociale de l'homme noir, pour le décourager de tout effort, de toute initiative, de toute lutte, l'exemple d'Haïti, de la seule république noire indépendante, vue à travers l'image peu flatteuse tracée d'elle par le diplomate anglais Spencer St-John...

Dès l'instant que l'injurieux libelle avait frappé les regards d'Hannibal Price, les termes d'une réfutation péremptoire s'étaient dressés tout armés dans son esprit: il laissa faire les destins...

* * *

...Trois écrivains, pour avoir eu sur les conditions du développement historique et social du peuple d'Haïti des clartés souveraines, ont droit au titre de sociologues : c'est Armand Thoby, Hannibal Price, Edmond Paul.

Différents de tempéraments et d'aptitudes, ils procèdent tous trois du même esprit et doivent un certain air de parenté intellectuelle à la poursuite d'un idéal commun : l'organisation libérale de la démocratie haïtienne.

Thoby, avec une maîtrise de pensée plus grande, avec une souplesse plus achevée de style, s'est spécialement préoccupé

d'adapter à notre milieu social le délicat mécanisme du gouvernement parlementaire.

Paul, avec une moindre netteté et un don moindre d'expression, mais avec un sens plus aigu des souffrances populaires, a eu pour principal souci la mise en valeur des ressources nationales.

Price, d'une logique plus persuasive, d'une sensibilité plus abandonnée, s'est réservé la tâche de nous révéler aux autres et à nous-mêmes.

Egalement sincères dans la recherche et la défense de la vérité, ces hommes ont honoré la génération dont ils furent les plus brillants représentants. Ils ont eu leurs passions, ils ont eu leurs erreurs, puisqu'ils étaient des hommes. Mais ces erreurs ne les ont pas diminués : on y pouvait encore relever une part de générosité.

Jamais ne s'est démenti leur invariable dévouement à la patrie; jamais ils n'ont douté d'elle. Ils confondaient dans la même sollicitude toutes les classes de la société haïtienne, mais leur tendresse allait plutôt aux humbles, à ceux dont nous parlons beaucoup et pour qui nous ne faisons rien.

Dans l'abaissement actuel des caractères qu'aucun noble idéal n'aiguillonne, sur une scène politique où ne s'agite plus que de la poussière d'hommes, ils apparaissent tous les trois très grands. A mesure que va s'éteignant le bruit des anciennes disputes, qui privèrent en eux notre pays d'un concours précieux, l'autorité de leur œuvre s'affirme et se précise davantage, comme il advient toujours à ces « voix de la tombe », dont nul n'oserait plus suspecter le désintéressement.

En écrivant pour leurs contemporains, Thoby, Paul et Price se trouvent avoir écrit pour les générations nouvelles, plus soucieuses de vie intérieure, plus inquiètes de leur sort. A cette jeunesse, pour qui l'analyse d'elle-même est une façon

de tromper son impérieux besoin d'agir, ils enseignent, à leur exemple, que le devoir est aujourd'hui de reformer des hommes, des hommes libres et responsables, énergiques et laborieux, conscients de leur tâche humaine et capables de s'imposer, dans l'universelle concurrence des races, par la supériorité du talent et de la vertu.

Georges SYLVAIN.

(*La Ronde*, mai 1901)

MASSILLON COICOU 1867-1908

Une vie d'apostolat couronnée par le martyre : ainsi pourrait se résumer la biographie de Massillon Coicou.

Né à Port-au-Prince le 17 octobre 1867, date du 61^e anniversaire de la mort de Dessalines, Massillon Coicou fit ses études au lycée de Port-au-Prince, où il enseigna plus tard les lettres et l'histoire jusqu'en 1897. Il passa de sa chaire au poste de chef de bureau au cabinet particulier du Président Simon Sam et, en 1900, accompagna, en qualité de secrétaire de légation, M. Anténor Firmin nommé ministre plénipotentiaire d'Haïti à Paris.

Massillon Coicou resta trois ans en France, ayant été en 1903 chargé d'affaires par intérim. Cette mission à l'étranger lui paraissait comme la récompense légitime d'une activité intellectuelle qui s'était exercée avec bonheur dans tous les domaines de la littérature. Il s'était mis tout entier au service de l'art, qu'il considérait comme un moyen efficace d'élévation morale et de progrès social. Il fut l'un des fondateurs du cercle littéraire Les Emulateurs, d'où devait sortir la revue La Ronde, collabora activement aux journaux L'ABC et l'Avenir, succéda à M. Jérémie à la présidence de l'Association du Centenaire de l'Indépendance Nationale et anima de sa foi vaillante l'École des Adultes créée au bénéfice des ouvriers illettrés.

Avant d'avoir connu la France, Massillon Coicou avait publié ses Poésies Nationales (1892). Pendant son séjour à Paris, il fit paraître successivement : L'Oracle, pièce en un acte, en vers, et deux recueils de poèmes : Impressions, Passions, honorés de l'approbation flatteuse de Dorchain et de Léon Dierx. Outre L'Oracle, il avait fait représenter à Port-au-

Prince, avant son départ, deux drames en vers : Liberté, 4 actes, Le Fils de Toussaint, 2 actes, et des comédies en prose, Faute d'Actrice, l'École Mutuelle, l'Art pour l'Art, une spirituelle satire des modes littéraires de l'époque. A Paris, il donna, au Théâtre-Cluny, une représentation de Liberté, où figura sa fille Léonie, et dont rendit compte dans un copieux feuilleton du Temps le critique dramatique Adolphe Brisson.

Massillon Coicou fut l'un des initiateurs du mouvement qui tendait à donner au patois créole droit de cité dans la république haïtienne des lettres.

Revenu en Haïti, en 1903, il fonda un cabinet de lecture, la Bibliothèque Amica, en souvenir de sa mère Amica Chaney, et une revue, l'Oeuvre, où il discuta avec éloquence les questions de politique sociale les plus importantes pour l'avenir du pays.

En 1908, quelques amis de M. Firmin, exilé, cherchaient à se débarrasser du régime de Nord-Alexis qui leur paraissait odieux. Massillon Coicou, chef de ce groupe, fut attiré dans un piège par son propre cousin, commandant de l'arrondissement militaire de Port-au-Prince. Arrêté dans la nuit du 15 mars, il fut mis à mort avec deux de ses frères, Horace et Louis, et sept autres personnes, arrachés de leurs lits.

Ainsi fut consommé le martyre de ce poète qui avait élevé le culte de l'art à la hauteur d'un sacerdoce.

Souvenirs d'enfance

LE MOUVEMENT THEATRAL EN 1880

Des souvenirs qu'évoque le nom d'Alcibiade Fleury Battier, le plus beau date de plus loin encore : c'est Anacaona. J'avais vu des théâtres d'école, montés vaille que vaille. Une fois même, à dix ou onze ans, j'avais joué, chez les Frères de l'Instruction Chrétienne, le rôle d'Oronte dans le Malade Imaginaire. Mais qu'il y eût des théâtres où l'on pouvait voir autre

chose que les choses qui font rire, j'étais, jusqu'au soir d'*Anacaona*, à mille lieues de le croire. C'est pourquoi je l'ai marqué d'une pierre blanche.

Anacaona : c'est un bloc d'histoire à peine dégrossi, à peine transformé, mais assez brillant en soi pour sembler œuvre d'art à la foule simple, douée d'instinct plus que de science. Pauvre petit être simple moi-même, perdu en la foule massée dans la vaste salle, comme elle je n'avais pas assez d'yeux et d'oreilles pour saisir en toutes ses nuances possibles le grand drame se déroulant en cinq actes et six tableaux. Depuis, j'ai vu une fois le manuscrit d'*Anacaona* et — m'en croira-t-on? — je ne l'ai pas voulu lire. C'est qu'elle est telle, l'impression reçue par mon âme d'enfant de treize ans au déroulement de ces scènes tour à tour gracieuses ou tragiques, qu'il me semblerait une profanation de peser à leur vraie valeur les éléments divers qui me l'ont si doucement inspirée. Et pourtant, aujourd'hui que bat de l'aile en ma pensée le souvenir de ces ovations triomphales dont furent l'objet, l'une et l'autre fois que ce drame fut joué, et le poète et son œuvre; à rappeler mes souvenirs pour bien juger la pièce, je ne peux m'empêcher d'y applaudir encore — en souriant toutefois.

Je souris des grosses naïvetés échappées à ce grand instinctif qu'était Battier. Mais je ne lui chercherais noise pour quoi que ce soit : ni pour son art primitif, ni pour sa langue fruste, ni pour ses anachronismes révolutionnaires. Non, pour rien, car je lui dois trop! Et puis, si son drame était dénué d'idéal esthétique, si le verbe du théâtre en était absent, en revanche, quel mouvement et quelle vie! Non, vous n'imaginerez pas comme c'était beau, comme l'on éprouvait intense l'impression d'être ramené tout à coup à plus de trois siècles en arrière, à l'époque et sur le théâtre même de ces fêtes sanglantes, —

dont justement, à ce moment-là, j'apprenais la lamentable histoire dans les pages d'Enélu Robin.

Et, à leur tour, les jeunes amis du poète, interprètes d'*Anacaona*! C'est bien à eux surtout que Battier dut sa gloire. Ils surent conspirer pour la lui conquérir. Aussi me semble-t-il les revoir, tels que je les vis tous le soir de la première, se donnant tout entiers, dans l'ivresse de leur enthousiasme, pour rendre vivantes les figures évoquées. Que les temps sont changés! Vous imaginez les rires, les huées méchantes qui accueilleraient de nos jours des rôles de femmes donnés ainsi en travesti sur une scène publique. Or, *Anacaona* en était plein. La reine... *lui-même* a gardé sur ses traits l'expression féminine qu'a seulement modifiée la teinte d'énergie virile acquise dans les luttes pour la vie. Higuenamota, c'était Martial Delva: très brun, avec son doux visage de princesse indienne, il réalisait à merveille l'idéal historique conçu par Battier. Le chœur de jeunes Indiennes, lui aussi, n'était autre que de tout jeunes hommes de seize à vingt ans: c'était pourtant comme des voix de fillettes pubères qui célébraient la beauté de leur reine ou la gloire d'Ovando... Et Ovando, lui-même, le bel Ovando à voix brutale, s'en souvient-on? Voilà dix ans déjà qu'en cette nuit d'orgie sanglante du 28 septembre 1888, une balle stupide lui traversa le flanc comme pour le punir, lui si fort pour la pleine lumière, d'avoir obéi à l'insigne passion qui l'avait poussé là! Et cet autre, le hidalgo hautain à la voix formidable qu'était Alma Mitton, — mort lui aussi! Je l'entends qui annonce la capture d'*Anacaona* et de sa fille : « Le rossignol et la fauvette sont en cage : ils chantent maintenant l'hymne des morts, — *el himno de los muertos!* » Et la salle empoignée trépignait...

Encore un autre que le « Samba », quand il rentrait, effaré et tremblant, ayant vu dans la plaine les Espagnols avides :

Je les ai vus dans la plaine,
 S'avançant à perdre haleine
 Comme un tourbillon de feu !
 Vois donc comme je frissonne !
 Ecoute : le clairon sonne...
 Il sonne. Il sonne, ô mon Dieu !

Et vrai, je l'entends qui sonne, égrenant mélancoliquement ses notes de cuivre à mes oreilles. Je l'entends, d'abord parce que c'était doux, ensuite parce que c'est mon frère Emmanuel qui les sonnait ainsi. Pauvre cher frère Emmanuel, parti voilà onze ans déjà ! Comme il aimait ces choses-là, lui aussi ! Artiste en la plus rigoureuse expression du terme, il faisait de l'art comme une religion. A lui je dois de conter ces souvenirs ; à lui, d'avoir goûté — ainsi que toute la maisonnée et jusqu'à mon frère Louis qui n'avait que sept ans — la suprême douceur de l'art que versait Anacaona, — si peu filtrée que me semble à présent l'enivrante liqueur ! De la série d'œuvres de théâtre dont Anacaona était l'éclatant prélude, pas une ne me resta inconnue, grâce à lui. De ce soir jusqu'au dernier, après lequel les échos de *notre* Théâtre National s'endormirent pour ne se réveiller plus, jamais Emmanuel n'y allait sans moi...

« Une Nuit de Noces sous Claude » de Chambeau-Débrosse, les « Ruses perdues » de Solon Ménos, « Nigra » et les « Cinq Puissances » d'Emile Deslandes, « Classius » d'Horace Alexandre, et je ne sais plus quelle autre d'un mien homonyme, toutes ces pièces, d'inégale valeur, me jetèrent comme un brasier dans l'âme. Et la bonne nouvelle qu'il en viendrait d'autres et que Paul Lochard montait déjà *Mila* causa en moi toute une révolution, si bien que j'en fis à mon tour... des drames. J'étais déjà lycéen, je commençais ma cinquième, j'étais fier d'avoir quatorze ans. Bonny, mon professeur d'arithmétique

et mon cousin, se révoltait de mon dédain absolu des chiffres. Or, quand il m'envoyait au « banc des nuls » — sous l'œil du maître d'études, Othello le terrible — méditer tout à l'aise sur les avantages et les inconvénients de l'universalité des poètes, oh ! je ne méditais pas du tout. Au contraire ! J'alignais des poésies nouvelles, j'ébauchais un nouveau roman et, sur-tout... je faisais un drame!...

Ce grand courant de l'art ne se bornait pas au théâtre, tant il est vrai que les Muses sont sœurs. Le souffle qui passait courbait toutes les âmes. La foule elle-même alimentait de son meilleur enthousiasme cette magnifique floraison. En ce même temps où les abords du Théâtre National répétaient en cris de joie les trépignements de la salle exaltée, la *Place Gelfard* entendait, chaque jeudi, les bravos que soulevaient les concerts d'Occide Jeanty.

N'en déplaise au fils (Occilius), de qui la prodigieuse maëstria charme les moins sensibles, il faut reconnaître que sa fine musique — qui nous permet encore, entre toutes les Antilles, de tenir le record en quelque chose — n'a pas ce je ne sais quel cachet qui faisait courir la foule pour écouter l'orchestre de son père. D'ailleurs, artiste populaire, lui, Occide, grand instinctif comme Battier, il contribuait, de sa personne même, à la venue de ses succès. De ceux qui l'ont entendu en est-il un seul qui ne se rappelle cet homme tout ensemble grand et gros, de qui la familière aisance d'artiste faisait tant merveille alors qu'il jetait aux quatre vents, à pleine voix, ces romances, ces chansonnettes, ces chants nationaux : « Amélie », « l'Apparence trompeuse », « la Fusion », que tant de gens redisent sans savoir d'où ils viennent ? Et ce *Rire du Coucou*, la traditionnelle clôture de ces concerts aimés!...

Massillon COICOU.

La Ronde, septembre 1898)

AMEDEE BRUN

1868-1896

Amédée Brun naquit à Jacmel le 5 avril 1868. Il fit ses études classiques au Collège St-Martial de Port-au-Prince et alla compléter son éducation littéraire à Paris, où il suivit avec assiduité les cours de la Sorbonne en même temps qu'il s'inscrivait à la Faculté de droit. Il passa trois ans dans la capitale française et revint en Haïti, en 1892, pourvu de son grade de licencié en droit.

Amédée Brun fut nommé en novembre 1892 professeur à l'École de droit de Port-au-Prince, abandonna cette place pour occuper pendant un an le siège de substitut du commissaire du gouvernement près le Tribunal civil, puis revint dans sa chaire en décembre 1894.

Les premiers vers du poète parurent dans le journal *Le Peuple* de J. J. Audain, et ses premières nouvelles furent accueillies, en 1892, par la *Fraternité*, — gazette hebdomadaire qu'avait créée à Paris son compatriote Bénéto Sylvain.

Un recueil de nouvelles, *Pages Retrouvées*, fut publié en France en 1895 et, la même année, vit le jour à Port-au-Prince un roman, *Deux Amours*.

Amédée Brun préparait l'impression d'un second recueil, *Contes des Tropiques*, d'un album de poésie et de musique, et d'un roman, resté inachevé, *Sans Pardon*, quand la mort vint le surprendre, le 1er septembre 1896, à l'âge de 28 ans, à un moment où, ayant la pleine maturité de son talent, il était en mesure de réaliser les espérances que ses premières œuvres avaient fait concevoir.

Très beau et très élégant, Amédée Brun avait donné avec grand succès, outre des contes qui avaient paru dans l'*Echo d'Haïti* d'Etienne Mathon et dans la *Revue Générale* d'Edmond

Saintonge, des conférences sur Christophe Colomb, sur l'Art dramatique, sur la Femme Haïtienne, qui lui avaient attiré la sympathie générale.

Dans sa conférence sur l'art dramatique, Amédée Brun avait exprimé cette pensée: "Plutôt que d'écrire avec leurs souvenirs et de demeurer éternellement dans cette domesticité littéraire dont parle Musset, que nos jeunes gens ne regardent-ils autour d'eux et ne s'inspirent-ils pas du milieu où ils vivent, de cette atmosphère spéciale où leurs talents se développeront et mûriront à l'aise comme de beaux fruits au soleil tropical?"

Il voulait donc d'une littérature nationale, qui fût l'expression exacte de nos sentiments, de nos désirs, de nos aspirations, de nos pensées devant l'éternel mystère de la vie. Lui-même n'avait sans doute pas échappé à cette domesticité littéraire qu'il avait si nettement dénoncée puisque nul écrivain, cherchant encore sa voie, ne peut entièrement se soustraire aux influences qui se sont exercées sur lui en sa période de formation. Mais nous assistions déjà à une évolution de son merveilleux talent qui, peu à peu, prenait conscience de sa force — ses dernières nouvelles et surtout ses poésies le prouvent — quand la mort lui brisa les ailes.

Cimetière de Campagne

Dans ce petit cimetière de campagne, tassé près des murs croulants de l'église, avec le bariolage de ses croix en coraux multicolores, noirs, blancs, violets, jaunes, le crépuscule venu mettait une douceur infinie. Comme frissonnantes de leur isolement et rapprochant sous la terre commune leurs dépôts sacrés, les tombes y ont des airs de parenté, montent à l'assaut l'une de l'autre, tandis que, dans la houle des tertres qui s'écrasent, les croix penchées simulent de petits mâts en détresse.

Qu'il y a loin de la somptuosité de nos monuments funéraires aux carrés de fleurs vives que se payent les paysans

riches autour de leur demeure dernière et combien sont touchantes, en leur écriture naïve, les ultimes paroles envoyées à l'aimé disparu. La douleur y pleure une larme vraie et l'on sent des sanglots étouffés dans toutes les inscriptions qui s'effacent.

L'église, à côté, succombe sous l'escalade fleurie des clématites et des chèvrefeuilles et montre le ciel de la pointe de son clocher dressé comme un petit doigt.

Du maître-autel, orné chaque matin de jonchées printanières de fleurs campagnardes, on passe de plain-pied dans le cimetière qui dort là, à l'ombre tutélaire des vieux murs d'à côté. La plaine, au bas, dévale dans le moutonnement de ses cultures variées jusqu'à barrer l'horizon d'une ligne de verdure sombre.

Par ces journées estivales qui vont finir, il fait bon promener par les champs sa rêverie buissonnière, tandis que l'on froisse sur le tapis des gazons les calices entr'ouverts des doux fleurantes corolles.

Svelte et détachée d'un trait net sur les ciels fins et roses du crépuscule, une femme vient souvent errer par les allées minuscules du petit cimetière de campagne. Vêtue de mauve, elle est exquise en sa grâce flexible de tige. Une mélancolie indéfinissable est empreinte sur ses traits affinés par la douleur et, dans le cercle de bistre qui les souligne, ses yeux noirs sont troublants comme une onde impénétrable.

Elle est pâle, si pâle que la vue de sa main aux doigts fuselés fait mal et que l'œil s'attache avec d'inexplicables curiosités à la bague faite de cheveux tressés qu'elle porte et où pleure la goutte violette d'une améthyste.

Les campagnards ont le respect de cette gracieuse apparition et leurs saluts sont profonds au passage de la bonne dame si généreuse au pauvre monde.

Les après-midis, vers le crépuscule, elle vient, la démarche lente et rêveuse, s'assied au rebord de pierre d'une tombe unique. L'heure passe sans que la mystérieuse endolorie songe à regagner la sortie. Pas une larme ne mouille la frange veloutée de ses cils et sa main trace, du bout d'une ombrelle, des figures sans fin sur le sable des allées.

Un jour, amené insensiblement aux abords du cimetière par les méandres de ma quotidienne promenade, j'eus l'idée d'y entrer, afin d'observer de plus près la solitaire rêveuse. J'allai donc m'asseoir à une faible distance et je la regardai. Elle était belle, plus belle du voile de tristesse qui pâlisait ses traits, déroband les contours du visage, dans une sorte de brouillard léger que percerait le double éclair de ses yeux noirs.

Longtemps je restai à l'examiner, parti en des hypothèses infinies sur le passé de cette femme qui posait devant moi l'énigme de sa vie fermée. Amusé par ce dérivatif aux monotones journées des champs, je revins le lendemain et les jours suivants et chaque fois je me flattais d'une découverte nouvelle.

Avec mille riens rapprochés, coordonnés, en étudiant les gestes rares et les attitudes, je crus pénétrer le secret de son genre de vie.

Très souvent, j'arrivais avant elle et ce m'était un ineffable plaisir de la voir s'avancer, embarrassée sous le regard inquiet dont je ne cessais de l'envelopper. Plusieurs fois l'idée de lui parler m'était venue, mais une crainte respectueuse m'avait fermé les lèvres et j'achevais alors ma démarche, en imagination : je me voyais devant elle, incliné, le chapeau très bas, horriblement confus du dédain suprême dont elle toisait l'impertinent oseur.

Cette rapide vision glaçait tout mon enthousiasme. Par moments, je regrettais puérilement de n'avoir pas feint, dès le début, un deuil profond, dont la similitude avec le sien

nous eût confondus tous les deux en un même désespoir, suivi bientôt d'une expansion commune.

Car maintenant ce n'était plus une simple fantaisie, le désir de déchiffrer une charade attrayante qui me ramenait, à heure fixe, dans les allées sinueuses du petit cimetière de campagne. Un sentiment nouveau était né en moi, et je me surpris plusieurs fois à comprimer les battements de mon cœur quand tardait à venir la pâle, si pâle inconnue.

Et quand là-bas, sur la roseur des clartés déclinantes, se détachait enfin l'élégant dessin de sa silhouette, comme je respirais plus à l'aise, la poitrine allégée de mes sombres pressentiments !

Mais elle ne semblait pas plus qu'aux premiers jours s'être aperçue de ma présence et je souffrais cruellement de son dédain.

Amédée BRUN.

HORACE PAULEUS SANNON

1870-1938

Horace Pauléus Sannon naquit aux Cayes, capitale du département du Sud, le 7 avril 1870. Il fit ses études secondaires au Lycée Philippe-Guerrier de cette ville. Ayant été envoyé à Paris comme boursier du gouvernement, il y suivit, pendant deux ans, les cours de la Faculté de Médecine, puis s'inscrivit à la Faculté de Droit et à l'Ecole libre des Sciences Politiques, dont l'enseignement cadrait mieux avec les tendances de son esprit.

Pendant son séjour à Paris, Pauléus Sannon publia Haïti et le Régime Parlementaire (1893). Une étude, Un Journaliste sous Boyer: Darfour, qu'il donna à son retour en Haïti à la revue littéraire La Ronde (octobre 1899), attira sur lui l'attention du grand public. Après Boisrond-Tonnerre et son temps (1904), il fit paraître en 1905 l'Essai sur la Révolution de 1843, qui consacra sa réputation d'historien. A propos de cet ouvrage, Windsor Bellegarde écrivit dans le Bulletin Officiel de l'Instruction publique: "Vingt-deux ans environ après la proclamation de notre indépendance, l'extrême vitalité du peuple haïtien se manifeste par un fait nouveau d'une portée significative: nous voulons parler de ce fort mouvement d'idées qui, dès l'année 1808, se dessine au Sénat de la République avec Gérin, Blanchet, Lys, Daumec, membres de l'Opposition, — mouvement d'idées qui devait aboutir en 1843 à la crise révolutionnaire où s'engloutit le gouvernement de Boyer. Cette époque est pour le psychologue aussi bien que pour l'homme politique l'une des plus intéressantes de notre existence nationale. C'est celle où la vie politique, brisant les cadres de fer du despotisme, s'épanouit dans toute son exubérance... A la suite d'Elie Dubois, M. Pauléus Sannon a repris

ce sujet dans son livre *La Révolution de 1843*. *A n'envisager que le plan et la méthode suivis par l'auteur, on sent tout de suite qu'il est familiarisé avec les procédés de composition et de critique historique. Les documents consultés, les sources, les références, sont indiqués avec une précision et une loyauté qui facilitent merveilleusement le contrôle des faits et la critique des appréciations. En cela M. Sannon fait preuve à la fois de probité morale et d'esprit scientifique.*"

Ces qualités de probité morale et de rigueur scientifique, sans lesquelles il n'y a pas d'historien digne de ce nom, se sont affirmées avec éclat dans les œuvres postérieures de Pauléus Sannon: La Guerre de l'Indépendance (1926) et l'Histoire de Toussaint-Louverture, en trois volumes (1933), véritable monument élevé à la mémoire du grand Précurseur de l'indépendance haïtienne.

Pauléus Sannon a publié dans les journaux et revues d'Haïti de nombreux articles et des études d'un grand intérêt sur des questions politiques ou sur des personnages historiques. Il a ainsi consacré à Demesvar Delorme une pénétrante étude dans le Temps-Revue. On lui doit également une brochure sur son ministère de 1930-31 et une traduction élégante du livre de Miss Hassald: Secret History, or the Horrors of St-Domingo (1806).

Pauléus Sannon a occupé de hautes fonctions publiques: il fut ministre des relations extérieures en 1907, en 1915, en 1930; sénateur de la république en 1917; ministre plénipotentiaire à Washington en 1908; président de la délégation haïtienne à la Conférence Interaméricaine de Buenos-Aires (1936); directeur du Lycée Pétion de Port-au-Prince de 1931 à 1937.

Il mourut à Pétion-ville en novembre 1938.

Dessalines et Pétion

En juillet 1802, Pétion et Dessalines s'étaient rencontrés à Plaisance tandis qu'ils guerroyaient contre les bandes de Sylla. Au cours de la conversation qui s'engagea entre eux, le pre-

mier se montra circonspect, le second, méfiant. Ils en vinrent toutefois à parler de la déportation de Toussaint Louverture.

— Comment ce général, s'écria Pétion, a-t-il pu compter sur la sincérité des blancs, lui qui fut leur esclave, alors que je n'ai pas eu même l'amitié de mon propre père pour la simple raison que j'ai du sang africain dans les veines?

Dessalines, lui serrant cordialement la main, lui répondit :

— Vous avez raison, mon fils.

Ce fut, dans les conjonctures du moment, le prélude d'un rapprochement politique d'une portée immense pour l'avenir.

Que de changements s'étaient accomplis autour de ces deux hommes remarquables, depuis la guerre du Sud où ils avaient figuré dans des camps opposés! La déportation de Rigaud et de Toussaint Louverture, également disgraciés par la métropole, et la fin de leur carrière publique abolissaient les divisions et les préventions de la veille. Il était impossible que les dispositions de Dessalines et de Pétion en particulier ne se fussent pas modifiées, devant la marche des événements, par la leçon de choses qui s'offrait à leur regard, plus forte que les aveuglements de l'esprit de parti. La tournure inquiétante de la situation au milieu de laquelle ils vivaient, la certitude du rétablissement de l'esclavage à la Guadeloupe et le désir bien naturel de secouer un joug odieux rapprochèrent bientôt ces deux enfants de Saint-Domingue, si diversement doués mais si propres, l'un et l'autre, au grand rôle historique auquel la destinée les appelait.

Dans ce rapprochement, l'importance de Pétion était encore plus politique que militaire. Il n'était qu'adjutant-général tandis que Dessalines était divisionnaire. Mais, comme mulâtre, comme homme de l'Ouest et comme ancien rigaudiste, il se trouvait plus qualifié qu'aucun autre contemporain pour persuader les hommes de couleur de l'Ouest et du Sud de se

rallier à Dessalines, qui allait entraîner les masses du Nord, du Nord-Ouest et de l'Artibonite sur lesquelles son influence était mieux assise.

Pétion avait de l'éducation et des lettres. De mœurs simples, patient, d'humeur toujours égale, la physionomie sympathique, il était aimé et estimé de tous ses compagnons d'armes. Généreux, humain, étranger aux tourments de l'ambition, républicain sincère, militaire de talent autant que politique avisé, il était de ces hommes éminemment utiles dans la politique et la guerre, parce qu'ils joignent au courage le bon sens, la modération et le désintéressement alors même qu'ils sont engagés dans des liens de parti.

Ancien esclave, illettré, fruste et rude, Dessalines, lui, a tout appris au contact de la réalité, à la grande école de la vie. La guerre est son métier. Il y débute dans les bandes de Biassou et devient, en 1794, guide de Toussaint Louverture. Formé sous ce grand chef, il est parvenu, de grade en grade, jusqu'au commandement en chef des armées, comme celle qui fit le siège de Jacmel et la conquête du Sud pendant la guerre civile.

Infatigable de corps, d'une énergie farouche, dur à lui-même et aux autres, capable de franchir en des randonnées épiques les montagnes les plus inaccessibles, de passer sans intervalle du Nord au Sud et du Sud au Nord, Dessalines a l'élan, la force et la vélocité du lion. Au physique, trapu et sanguin, tout en lui respirent la fougue et la violence. Cruel parfois, mais plein d'admiration pour le courage, jovial, impétueux, connaissant et aimant le soldat, brave jusqu'à la témérité, sa caractéristique semble être l'excès en tout. Il a toute la fougue, toute la fureur et aussi toute la ruse de sa race.

Dessalines est impitoyable aux blancs, parce que, chez cet ancien esclave, dont le corps porte encore les morsures du

fouet, la haine de l'esclavage se confond, ne fait qu'une avec celle des anciens maîtres. Moins politique, moins raffiné que Toussaint Louverture, il ne lui cède en rien sous le rapport des talents militaires, de l'endurance, de l'énergie physique et de la bravoure.

Tel apparaît Dessalines, qui vient d'ajouter un nouveau lustre à son renom militaire par la mémorable défense de la Crête-à-Pierrot. Tel est l'homme prédestiné qui, en faisant bientôt de toutes les insurrections régionales un seul faisceau de forces et en leur donnant une direction unique et vigoureuse, conquerra dans une épopée fulgurante l'indépendance nationale.

Création du Drapeau National

Au commencement de mai 1803, l'autorité de Dessalines comme général en chef n'était pas toujours reconnue dans la province de l'Ouest, dont la plus grande partie continuait d'obéir à Lamour Dérance. Et il était d'autant plus nécessaire qu'elle le fût que Dessalines allait se rendre dans le Sud pour procéder à l'organisation définitive des forces indigènes et se rendre compte par lui-même de la marche des opérations.

Il s'avisait d'appeler à une conférence les principaux officiers de l'Ouest, déjà pressentis et préparés par Pétion. Cangé, Lamarre, les frères Bordes, Marion, Saglaou et quelques autres répondant à l'appel débarquèrent à l'Arcahaie où devaient avoir lieu les délibérations. Celles-ci s'ouvrirent sous la présidence du général en chef, dont l'autorité fut ainsi solennellement consacrée.

Jusqu'à ce moment-là, les régiments indigènes portaient encore les couleurs de la République Française. Et lorsqu'en décembre 1802, la 13^e demi-brigade eut perdu un de ses dra-

peaux au combat de Robert, près de la Croix-des-Bouquets, le bruit s'était accrédité chez l'ennemi que les noirs et les mulâtres armés ne visaient pas à l'indépendance, puisqu'ils conservaient le drapeau français. Pétion en avait aussitôt avisé Dessalines et attiré son attention sur cette situation équivoque.

La question fut en conséquence portée à l'ordre du jour de la conférence militaire et discutée à la séance du 18 mai. Le général en chef proposa d'enlever du drapeau français la tranche blanche et d'inscrire sur les deux autres, en lieu et place des lettres R. F., la légende : Liberté ou la Mort. Ainsi fut-il décidé.

Dessalines entendait par là non seulement écarter l'opresseur blanc mais encore symboliser par le bleu et le rouge l'union indéfectible du noir et du mulâtre. C'était dans la logique de la situation, les Français ayant tout les premiers donné à la guerre qui se poursuivait le caractère d'une guerre de race. Ne suffisait-il pas à leurs yeux d'être noir ou jaune pour être pendu ou noyé? Rochambeau ne préconisait-il pas officiellement la destruction en masse des généraux, des officiers et des soldats des deux couleurs? Aucun lien politique ne pouvait désormais subsister entre les blancs et leurs victimes. Aux souvenirs encore vivants de l'ancien esclavage que la France voulait rétablir s'ajoutait l'horreur des atrocités du moment, et il n'y avait évidemment de garantie réelle pour ceux qui combattaient en vue de conserver la liberté et l'égalité que dans une sécession avec la mère-patrie, c'est-à-dire dans l'indépendance nationale.

Le drapeau bicolore flottant sur l'Arcahaie par cette claire journée de mai indiquait tout à la fois cette énergique volonté d'indépendance et cette union grâce à laquelle elle était déjà à moitié conquise.

Après avoir pris diverses autres mesures, la conférence se

sépara le 18 mai. Les officiers du canton de Léogâne se embarquèrent pour retourner à leurs postes de combat. Un incident glorieux, qui fut le baptême du drapeau national, devait marquer le voyage.

En retraversant la baie de Port-au-Prince, une des embarcations qui composaient le convoi se vit sur le point d'être capturée par une croisière française. Laporte, qui la commandait, ordonna de la défoncer pour ne pas la laisser tomber aux mains de l'ennemi, puis se donna la mort d'un coup de pistolet. L'équipage et les passagers disparurent dans les flots au cri de : Vive l'Indépendance !

H. Pauléus SANNON.

WINDSOR BELLEGARDE 1872-1930

Né à Port-au-Prince le 26 janvier 1872, Jean-Louis Windsor Bellegarde fit ses études au Lycée Pétion. Avec les amis de sa promotion, Justin Lhérisson, Mirabeau Drice, Pauyo, Seymour Pradel, il fonda la revue littéraire, *La Jeune Haïti*, qui prit tout de suite une place importante dans le mouvement intellectuel haïtien.

Windsor Bellegarde débuta dans l'enseignement comme répétiteur au lycée. Il passa ensuite à l'École Lancastérienne, école primaire supérieure, puis au Pensionnat National de Demoiselles dirigé par sa tante, Mme Argentine Bellegarde-Foureau.

Le Gouvernement d'Haïti, s'étant proposé de former les cadres de l'enseignement secondaire, le désigna, avec son ancien condisciple Drice, comme boursier en France. Les deux jeunes gens eurent le bonheur de trouver à Paris, pour les guider dans leurs études, Charles Péguy qui était à peu près de leur âge et chez qui ils rencontraient souvent des camarades comme Langevin, Weulersse, etc. Ils furent admis à l'École Normale Supérieure à la suite d'un examen subi avec succès devant un jury que présidait M. Gustave Lanson: celui-ci ne cacha pas sa surprise de constater que les deux postulants avaient reçu une si bonne formation dans un lycée haïtien.

Dès leur admission à l'École Normale Supérieure, Bellegarde et Drice écrivirent au ministre de l'Instruction publique pour demander que la faveur qui leur avait été faite fût étendue à d'autres professeurs de l'enseignement secondaire et pour insister particulièrement sur la nécessité de créer en Haïti des écoles normales en vue de la préparation des maîtres de l'enseignement primaire.

Bellegarde et Drice passèrent trois ans à l'École Normale Supérieure, reconnue comme l'un des foyers les plus intenses de l'intellectualité française, — le premier s'appliquant à l'histoire et à la philosophie, le second aux lettres gréco-latines en vue de la licence et même du doctorat. Mais leurs études furent tragiquement troublées par la faute du gouvernement haïtien qui oublia à maintes reprises de payer leurs traitements à l'École — où ils étaient logés et nourris — parce qu'un ministre des finances avait tout simplement, sous prétexte d'économie, supprimé les crédits budgétaires affectés à ces bourses.

Il faut signaler à ce sujet l'attitude généreuse du directeur de l'École Normale. Il convoqua à son bureau les deux jeunes gens et leur dit: — La Légation d'Haïti m'a fait part de la suppression de vos traitements. Elle ne m'a donné aucune explication de cette mesure surprenante. Nous sommes ici satisfaits de vous. Vous comptez parmi nos meilleurs élèves. Restez à l'École en attendant que vous receviez des nouvelles d'Haïti. Si la mesure est maintenue contre vous, ne vous inquiétez de rien: vos frais, durant cette période d'attente, seront assumés par le gouvernement français.

Nos étudiants remercièrent vivement le directeur mais, par dignité, refusèrent son offre. Drice, qui était sûr le point de passer sa licence, fut bouleversé par ce coup inattendu. Il emprunta de l'argent et vint à Port-au-Prince, où il put obtenir le rétablissement des deux bourses, grâce à une éloquente intervention de M. Gédéus Gédéon à la tribune de la Chambre des députés. Mais le choc avait été trop rude: Mirabeau Drice en éprouva un ébranlement cérébral dont il ressentit les effets jusqu'à sa mort.

Windsor Bellegarde rentra à Port-au-Prince en 1903. Le ministre de l'Instruction publique, qui était alors M. Auguste Bonamy, le nomma professeur de rhétorique au lycée Pétion, où le jeune normalien occupa quelque temps après la chaire de philosophie.

Il prit une part active aux grandes manifestations organisées en vue de la commémoration du premier centenaire de

l'indépendance. Une conférence prononcée sous les auspices de l'Association Nationale du Centenaire, au local de la Chambre des députés, eut un grand retentissement : ce fut une belle leçon d'histoire philosophique où il montra, avec autant de vigueur dans la pensée que de fermeté dans la forme, les causes de notre Révolution et ses conséquences sur le développement de la société haïtienne. D'autres discours, des articles dans la presse, des livres destinés à la jeunesse des écoles attirèrent sur lui l'attention bienveillante du public, et en 1905, Windsor Bellegarde entra à la Chambre comme représentant de l'Arcahaie, où sa tante, Mme Bellegarde-Foureau, avait pris naissance.

Il s'était formé dans cette assemblée législative une équipe brillante et progressiste où figuraient en première ligne Edouard Pouget, Fleury Féquière, Jean Price-Mars. W. Bellegarde y prit naturellement sa place. Il se fit tout de suite remarquer à la Chambre par ses interventions à la tribune sur les questions d'éducation et par les rapports qu'il présenta au nom du Comité de l'Instruction publique. Ses rapports sur l'École des Sciences Appliquées, sur l'éducation des filles, sur l'École Elie-Dubois, sur la nécessité de livres classiques adaptés aux besoins de l'enseignement national, méritent d'être comparés à sa magnifique étude sur le projet de réforme du Congrès de l'Enseignement Secondaire de 1904 présidé par M. Bonamy.

À l'expiration de son mandat législatif en 1906, Windsor Bellegarde retourna au lycée Pétion comme professeur de philosophie, puis passa au Ministère de l'Instruction publique comme directeur général de l'enseignement secondaire, après un court passage dans l'Administration en qualité de chef de division au Département des Finances où l'avait appelé l'amitié de son ancien collègue Edouard Pouget.

Révoqué brutalement en 1924 des fonctions d'inspecteur général de l'Instruction publique qu'il occupait depuis neuf ans avec compétence et dignité, il se retira dans la Plaine du Cul-de-Sac où il tâcha de gagner sa vie dans les travaux d'agriculture. Il dut renoncer, tout loisir lui manquant, à met-

tre la dernière main à sa Grande Histoire d'Haïti en préparation et à d'autres ouvrages d'éducation, entre autres une grammaire française adaptée à l'enseignement des écoles haïtiennes.

Windsor Bellegarde publia en 1903, en collaboration avec Justin Lhérisson, un Manuel d'Histoire d'Haïti, puis, seul, une Petite Histoire d'Haïti (1492-1915), dont un écrivain américain, Mme Blair Niles, a dit qu'elle est étonnamment impartiale, amazingly impartial. Il composa aussi, conformément au programme du 22 septembre 1904 de l'enseignement civique et moral dans les lycées, un Manuel d'Instruction Civique et Morale, qui reste l'un des meilleurs ouvrages de ce genre écrits en Haïti.

Il mourut à Port-au-Prince le 16 février 1930.

Les Héroïnes de notre Histoire

Elles sont nombreuses celles de nos aïeules qui se sont illustrées, avant, pendant et après la grande lutte pour l'Indépendance, soit par des actes de courage militaire qu'on eût pu supposer incompatibles avec leur sexe, soit par leurs mâles vertus civiques, soit par leur énergie morale et leur charité.

Tout d'abord, inclinons-nous devant l'héroïne de la Crête-à-Pierrot, notre Marie-Jeanne, aussi intrépide que Jeanne de France, Jeanne Hachette et Jeanne d'Arc. C'était une jeune et jolie mulâtresse, originaire de Port-au-Prince. Compagne inséparable de Lamartinière, elle l'avait suivi à la Crête-à-Pierrot assiégée par une armée française de plus de douze mille hommes. Vêtue d'un costume genre mamelouk, elle portait un fusil en bandoulière et un sabre d'abordage attaché à un ceinturon d'acier. Une sorte de bonnet emprisonnait son opulente chevelure dont les mèches rebelles débordaient de la coiffure. Sous la pluie des projectiles, Marie-Jeanne allait d'un bout à l'autre des remparts, tantôt distribuant des cartouches, tantôt

aidant à charger les canons. Et lorsque l'action devenait plus vive, crânement elle se précipitait au premier rang des soldats et jouait de la carabine avec un entrain endiable.

* * *

Durant la terreur déchaînée dans la province de l'Ouest par le Capitaine-Général Rochambeau, *Henriette Saint-Marc*, une mulâtresse de Port-au-Prince, fut condamnée à mort sous l'inculpation d'avoir fourni de la poudre aux nègres insurgés dans les montagnes de l'Arcahaie, peu après la déportation de Toussaint-Louverture. Un samedi, vers dix heures du matin, on la conduisit, précédée de son cercueil, entre deux haies de soldats, sur la place du marché en face de la cathédrale. Là, en présence d'une foule consternée, elle subit avec la sérénité des martyrs de la religion le supplice de la pendaison.

* * *

Mme Pageot était une femme de couleur attachée en qualité d'intendante au service du curé de la Petite-Rivière de l'Artibonite.

A la nouvelle que l'Adjudant-Général Pétion, à la suite de sa réconciliation avec Dessalines, venait de prendre les armes au Haut-du-Cap (dans la nuit du 13 au 14 octobre 1802), le Chef de brigade Andrieux, commandant du bourg, avait reçu l'ordre d'arrêter le général noir afin de prévenir un mouvement pareil dont il avait remarqué les symptômes. Mis au courant de la combinaison, le curé invita fort gracieusement notre héros à dîner. Celui-ci ne crut pas devoir décliner l'invitation, malgré l'avertissement qui lui avait été donné qu'on lui préparait un piège.

Autour de la table somptueusement servie les convives, parmi lesquels Andrieux, avaient pris place. Dessalines, très exu-

bérant par nature, se montra ce jour-là plus loquace qu'à l'ordinaire. Flairant quelque tentative d'empoisonnement, il faisait semblant de manger et parlait sans arrêt. Ses regards fouillaient pour ainsi dire les moindres plis, les contractions les plus imperceptibles des visages qui l'entouraient.

Quant à *Mme Pageot*, elle allait et venait, de la cuisine à l'office, de l'office à la salle à manger, paraissant exclusivement préoccupée de la bonne présentation des plats. Cependant, entre elle et Dessalines une sorte de courant télépathique semblait s'être établi, si bien que, dans l'entrebaillement d'une porte, elle fit un geste expressif que Dessalines interpréta avec raison comme signifiant qu'on s'appêtait à le mettre sous corde.

Brusquement Dessalines se lève, regarde la montagne.

— Diable! s'écrie-t-il, en s'élançant au dehors. J'aperçois là-haut une fusée. Les *brigands* (1) sont sur nous. Je vais les recevoir.

Aussi rapide que l'éclair, il se dirige vers la place d'armes et tire deux coups de pistolet. A ce signal, une nuée de cultivateurs armés qu'il avait postés aux alentours envahissent le bourg. Andrieux et le Curé Videau se dépêchent de fuir à toute bride pour échapper au juste châtement dont ils allaient payer leur perfidie.

* * *

Malgré le dévouement dont avaient fait preuve les femmes indigènes dans leur rôle d'infirmières au chevet des militaires français atteints de la fièvre jaune, il y eut, au commencement de l'année 1803, non seulement contre leurs hommes mais aussi contre elles une recrudescence de furieuses et infâmes persécutions. Les prisons ne suffisant plus à les contenir, on

(1) On désignait du nom de «brigands» tous les Noirs révoltés.

les envoyait, elles et leurs maris, à bord des navires de guerre où, après avoir subi les pires violences, elles étaient pendues aux vergues et ensuite jetées dans les flots.

Tel fut le cas des époux *Chevalier*. Conduits tous les deux pour être exécutés sur le pont du vaisseau le «*Duquesne*», en rade du Cap, le mari eut, à l'approche des assassins, un mouvement de défaillance.

— N'est-ce donc pas — lui cria sa femme — une gloire à nulle autre pareille que de mourir pour la liberté?

Joignant le geste à la parole, elle saisit violemment la corde, se la passa elle-même au cou, puis s'abandonna au bourreau.

Vint le tour d'une mère et de ses deux filles pleines de jeunesse et de vie, dont l'histoire n'a pas malheureusement conservé les noms. Les yeux de ces jeunes filles, devant l'inexorable fatalité, se gonflent de larmes.

— Soyez plutôt heureuses dans la mort, leur dit la mère, car vos flancs ne porteront point d'esclaves.

* * *

Après la traîtreuse arrestation du grand Toussaint et sa déportation, Charles Belair, un des rares officiers de l'armée de Saint-Domingue à avoir combattu à Savannah pour l'indépendance des Etats-Unis, fut le premier à se soulever dans la région des Matheux.

Sannite, son épouse, femme de caractère altier, d'humeur intrépide et violente, était devenue l'âme de cette révolte. Au cours d'une mission périlleuse, elle tomba dans une embuscade française et fut faite prisonnière. En proie à un terrible accès de désespoir, son mari prit le parti d'aller au Cap se livrer au Capitaine-Général Leclerc, pensant obtenir la clémence de celui-ci à l'égard de *Sannite*. Ce fut en vain.

Une commission militaire fut immédiatement instituée, devant laquelle comparurent les malheureux époux. Ce tri-

bunal exceptionnel condamna Belair à la fusillade et *Sannite* à la décapitation. Cette double exécution devait avoir lieu à l'endroit habituel, c'est-à-dire sur le terrain qui s'étendait alors derrière le cimetière du Cap.

Sans manifester le moindre trouble, *Sannite* vit tomber, criblé de balles, son mari qu'elle avait exhorté, jusqu'à la suprême minute, à mourir avec courage. Quand arriva son tour, elle refusa énergiquement de se laisser bander les yeux. Et malgré toute la force musculaire dont était doué le bourreau, gaillard pourtant fort vigoureux, celui-ci ne put parvenir à courber sur le billot la tête de la condamnée.

Mettant fin à cette scène tragi-comique qui menaçait de trop durer, le chef du peloton d'exécution mit ses hommes en ligne.

— Feu, commanda-t-il.

Et *Sannite* Belair, face aux soldats, les yeux grands ouverts et la tête haute, reçut en pleine poitrine la décharge meurtrière.

* * *

Celle qui fut la compagne de la vie tumultueuse de Dessalines a droit à la plus profonde vénération et aux plus respectueux hommages de la postérité, car à ses hautes vertus domestiques elle alliait une grande noblesse d'âme et des sentiments magnanimes.

L'antique et luxuriante Yaguana (1), toute pleine des souvenirs d'Anacaona, la Fleur d'Or, vit s'épanouir au milieu de ses splendeurs cette fleur de bonté que fut *Marie-Claire Heureuse*. Devenue la femme de Dessalines, elle conserva, au faite des honneurs, toujours égales son humilité, sa douceur, sa charité active, sa force de volonté dans le bien et son élégante

(1) Yaguana, aujourd'hui Léogâne, était la capitale du royaume indien de Xaragua.

simplicité de mœurs. Ces dons précieux de son cœur atteignaient leur maximum de puissance dès qu'il s'agissait d'apporter un correctif aux décisions souvent violentes de son impulsif époux: elle seule pouvait, dans ses moments de colère, l'incliner à la clémence et à la raison. Quand Dessalines, voulant marquer par un acte terrifiant la rupture politique entre Haïti et la France, ordonna de massacrer — à l'exception des prêtres, des médecins, des pharmaciens et des artisans — tous les Français qui étaient restés dans l'île après le départ de Rochambeau, Claire Heureuse recueillit plusieurs de ces infortunés qu'elle ne craignit pas de cacher dans sa propre maison,

Lorsque, par la mort de l'Empereur, le sort cessa de lui sourire, elle quitta son palais de Marchand et se réfugia aux Gonaïves. Comme elle n'avait point d'enfants, elle s'attacha avec une tendre sollicitude à prendre sous sa protection, en les réunissant autour d'elle, plusieurs jeunes filles déshéritées, auxquelles elle s'évertuait à inculquer les principes moraux de la doctrine chrétienne, les règles pratiques d'une bonne éducation manuelle et ménagère.

Rappeler à la jeunesse féminine de nos écoles les hautes vertus de Claire Heureuse, c'est mettre en pleine lumière les qualités de cœur et d'esprit que la femme haïtienne doit s'appliquer à cultiver chez elle-même et chez les autres pour le plus grand bien de la société et de notre patrie.

* * *

Saluons aussi la mémoire de *Défilée-La-Folle* qui, en cette triste journée du 17 octobre 1806 qui vit tomber sous des balles haïtiennes le Fondateur de l'Indépendance et où le peuple de Port-au-Prince parut devenir subitement fou, donna à tous une éloquente leçon de raison, de sagesse et de piété patriotique.

Écoutons les vers qu'a inspirés au poète Arsène Chevry l'acte d'humanité et de charité de la folle sublime :

Le fier Imperator est tombé de son trône,
Tel l'aigle foudroyé des hauteurs de son vol.
Et la foule, de cris, de huée, environne
Son corps, dont les lambeaux palpitent sur le sol.

Une folle en haillons fend la plèbe insensée.
Son œil morne, inquiet, regarde cette horreur;
Puis tout à coup reluit, s'anime à la pensée
Du héros, qui survit quand même à l'Empereur.

Et Défilée recueille et sauve les vestiges
Précieux du Géant, dont les rouges prodiges
Font courir dans l'histoire un épique frisson.

La Folle sort de l'ombre et donne sa leçon
De sagesse et d'amour à la foule surprise.
Et la grande leçon est encore incomprise...

Héroïsme, fermeté, abnégation, dévouement: telles sont les principales vertus pratiquées de haut par nos Aïeules au cours de notre riche et instructive histoire. Pour la patrie, renouons avec elles la chaîne d'union et rallumons la flamme qui ravivera en nous l'énergie nécessaire pour réparer nos fautes, effacer nos erreurs et refaire l'âme nationale.

(*Manuel d'Instruction Civique et Morale*)

La Funeste Division

Salomon était l'un des Haïtiens les plus instruits de sa gé-

nération. Il possédait de hautes et brillantes qualités intellectuelles que fortifiait une très longue expérience des affaires administratives et des questions internationales, ayant été ministre des finances sous Faustin 1er et plus tard représentant diplomatique d'Haïti à Paris et à Londres. Il était doué en outre d'une rare probité. Mais il avait un caractère inflexible et cette indifférence à la souffrance d'autrui que l'on rencontre chez certains vieillards (il avait 64 ans, étant né aux Cayes le 30 juin 1815). Ses malheurs avaient trop fermé son cœur à la pitié pour ses adversaires ou pour ceux qu'il croyait tels.

A l'avènement de Salomon à la présidence, le parti libéral était à peu près disloqué. Bazelais et ses amis les plus influents étaient en exil. Ceux qui étaient restés dans le pays se trouvaient sans direction et tenus sous l'étroite surveillance d'une police inexorable. Cependant, la ville de Saint-Marc prit les armes au mois de mars 1881. Le mouvement échoua. Le gouvernement fit main basse sur un grand nombre de libéraux suspects et les livra à un tribunal militaire siégeant à Saint-Marc. Quarante-huit d'entre eux furent condamnés à mort et exécutés (mai 1882), malgré l'éloquente et courageuse plaidoirie d'un jeune avocat de grand talent, M^e François Luxembourg Cauvin, qui invoqua vainement l'article 24 de la nouvelle constitution de 1879 abolissant la peine de mort en matière politique.

Moins d'une année après ces exécutions, les libéraux exilés à la Jamaïque, ayant à leur tête Boyer Bazelais, débarquèrent en armes à Miragoâne le 27 mars 1883. Immédiatement, d'autres villes, Jacmel, Jérémie, Côtes-de-Fer, Bainet, répondirent au mouvement insurrectionnel. Les révolutionnaires, campés à Miragoâne, tenaient en échec depuis six mois l'armée du gouvernement quand, le 22 septembre, leurs amis tentèrent un coup de main à Port-au-Prince. Cette révolte entraî-

na une farouche et sanglante répression. Les plus riches quartiers de la capitale, occupés par les maisons de commerce et habités par la bourgeoisie, furent incendiés et livrés au pillage. Ces excès ne cessèrent que sur les protestations énergiques du corps diplomatique. Les villes rebelles furent assez facilement pacifiées, à l'exception de Miragoâne où les libéraux, quoique décimés par les maladies et les privations, firent une résistance héroïque digne des sièges les plus fameux de l'histoire. La petite troupe des survivants ne capitula que lorsque tout espoir fut éteint par la mort pleine de grandeur de leur chef Boyer-Bazelais, le 27 octobre 1883.

La lutte entre le parti libéral et le parti national est l'une des plus désastreuses de l'histoire du peuple haïtien, autant par ses suites matérielles que par ses conséquences morales. Des richesses considérables disparurent dans les incendies. Des hommes ardents et patriotes furent fauchés dans la fleur de leur jeunesse. Les plus vilaines passions se réveillèrent dans les cœurs. La plus atroce fut le préjugé de couleur qui reprit sa force des temps de la guerre civile de 1880 et de l'empire de Soulouque, quoique Salomon eût à côté de lui des mulâtres et que Boyer Bazelais, démocrate sincère, comptât parmi ses partisans des noirs qui lui furent dévoués jusqu'au sacrifice de leur vie. Il parut d'autant plus absurde de présenter le parti national comme le seul ami des masses noires et l'ennemi acharné des « gens de couleur » que Salomon, marié à une blanche, avait une fille mulâtresse qu'il adorait.

Dans les deux groupes opposés il y avait des hommes remarquables par leur instruction, leur expérience des affaires, leur honnêteté. Jamais auparavant Haïti n'en avait offert une si belle collection. Salomon, Boyer Bazelais, Edmond Paul, Demesvar Delorme, Armand Thoby, Louis Audain, Hannibal Price, François et Guillaume Manigat, François Légitime,

Camille Bruno, Turenne Carrié, Victorin Plésance, Mathurin Lys et toute une jeunesse ardente, que les progrès de l'instruction dus aux efforts du gouvernement de Geffrard avaient préparée à la vie publique, auraient pu, par une fraternelle coopération, assurer la prospérité et la dignité de leur pays.

On ne pourra jamais trop déplorer le fatal antagonisme qui, au préjudice de leur commune patrie, les jeta les uns contre les autres dans une lutte insensée.

(*Petite Histoire d'Haïti*)

Remarques sur l'Éducation

Il y a une loi sociologique à laquelle n'échappent pas plus les sociétés que les individus : la grande loi de l'*imitation*. Nul peuple n'a pu conserver son originalité primitive. S'il devait en être autrement, l'état social type serait la barbarie. Les peuples s'imitent, se pénètrent réciproquement : là est la condition normale du progrès.

Nos origines, nos antécédents historiques nous ont de bonne heure imposé la France comme modèle. Dans la formation de notre esprit national l'apport le plus considérable a été fourni par elle.

Toutes les fois que nous essayons de pénétrer dans les profondeurs de la science et de l'art universels, c'est à la France que nous demandons des guides, car c'est elle qui, sans faire attention à la couleur de notre peau, nous ouvre à deux battants les portes de ses Universités. C'est du même geste maternel qu'elle tend ses mamelles à ses nourrissons, qu'ils soient blancs, qu'ils soient noirs, qu'ils soient jaunes...

* * *

Les besoins qui découlent de notre état social sont d'ordres divers. Ils peuvent de façon générale être rangés sous deux

titres principaux embrassant les intérêts permanents de notre peuple. Premièrement, création des organes essentiels du travail national, puis adaptation de ces organes aux besoins qu'impose la vie moderne. De cette constatation ressort avec évidence la nécessité de former, dans la grande masse de nos concitoyens, des esprits capables d'aborder à bref délai les carrières agricoles, industrielles, commerciales. Deuxièmement, constitution, au sein de notre société comme dans toute collectivité humaine civilisée, d'un haut état-major intellectuel pourvu d'une culture plus large et plus développée.

Puisqu'il en est ainsi, l'*enseignement secondaire* haïtien doit se diversifier afin de pouvoir répondre à ces deux ordres de besoins sociaux. Un premier type d'enseignement secondaire revêtira un caractère utilitaire, avec des tendances pratiques nettement caractérisées. Il aura principalement pour but de munir le jeune homme de connaissances positives qui le mettent dans les conditions nécessaires pour entreprendre dans l'avenir, sans trop grande perte de temps et après une préparation technique suffisante, les carrières productives de l'agriculture, de l'industrie et du commerce.

Le deuxième type sera plus libéral, plus esthétique, plus raffiné, en un mot moins directement orienté vers les nécessités matérielles de la vie. Loin de se borner à l'acquisition du savoir immédiatement utilisable, il devra viser à une culture générale des facultés de l'individu et tendre au plein épanouissement de la personne humaine...

* * *

L'ignorance de la masse constitue en Haïti plus qu'ailleurs un danger social que, dans un double but de solidarité nationale et de préservation personnelle, nous devons combattre avec énergie. L'ensemble d'idées contenues dans l'expression *extension universitaire* répond parfaitement à la nécessité

d'organiser, non seulement l'œuvre post-scolaire pour ceux de nos compatriotes qui ont quitté l'école avec un bagage insuffisant, mais aussi des « Cours d'adultes » en faveur de ceux qui n'ont pas eu le bonheur de passer par l'école et à qui ne s'est révélé que sur le tard le besoin de savoir.

Le caractère de cet enseignement est nettement indiqué par la condition de ceux à qui il s'adresse. Il sera essentiellement pratique et devra porter sur les matières les plus nécessaires au travailleur de l'usine ou des champs, sans cependant oublier que dans l'ouvrier il y a l'homme et le citoyen. Ce n'est pas seulement de l'Etat qu'il faudra attendre la réalisation d'une telle œuvre, mais aussi, mais plutôt de l'initiative privée des patrons et employeurs, du concours des maîtres de tous les degrés de l'enseignement. C'est aux hommes de bonne volonté, même étrangers à la carrière, aux étudiants de nos écoles supérieures, aux élèves des classes avancées de nos lycées et collèges qu'il conviendra de faire appel...

* * *

L'intérêt de tous commande qu'une très large place soit faite dans nos écoles de filles à l'éducation domestique. Quel que soit le sort qui lui sera fait dans la vie, la femme aura toujours une maison à gouverner. Son rôle de providence du foyer exige qu'elle contracte de bonne heure des habitudes d'ordre, d'économie, alliées à une connaissance sérieuse des règles de l'hygiène. Il importe donc qu'elle prenne contact avec les menus détails de l'administration domestique, que, sans pratiquer l'avarice ou la lésinerie, elle apprenne à connaître la valeur de l'argent.

A quelque classe sociale qu'elle appartienne, la femme doit avoir des connaissances pratiques dans l'art culinaire afin de pouvoir les utiliser au besoin. L'entretien du linge, le raccommodage, le remmaillage, la coupe, la couture, tous ces petits

travaux enfin qui servent à cultiver l'habileté de la main et la sûreté de l'œil doivent, à l'école même, lui être spécialement enseignés.

Un double intérêt moral et pratique veut que la jeune fille possède cette dextérité et cette science, car la femme, peu importe sa condition, a toujours besoin d'occuper ses loisirs. De plus, ces travaux manuels que nous avons énumérés et d'autres encore, tout en étant d'agréables passe-temps, peuvent devenir pour elle demain un gagne-pain assuré, si les nécessités de la vie l'obligent à travailler de ses mains.

Des considérations de même nature nous font également réclamer pour nos filles une forte éducation esthétique. Outre les jouissances intimes qu'il procure et à côté du pouvoir social qu'il exerce, l'art opère, dans certaines crises douloureuses de la vie, des cures si bienfaisantes que ce serait certes manquer d'humanité que d'en priver systématiquement les femmes. Mais notre projet a une autre portée. La connaissance des arts, tels que le dessin, la musique, le chant, offre, ici encore et comme par surcroît, une ressource pratique de premier ordre, exploitable de diverses façons...

* * *

S'il est vrai, comme l'a dit l'un des maîtres de la pensée contemporaine, que « nous vivons de nos ancêtres, des forces naturelles incorporées dans le climat et le sol de la patrie, des forces morales incarnées dans son histoire », nous devons avouer sans fausse honte que nous sommes encore loin d'avoir découvert la vraie formule d'une éducation adaptée aux conditions de notre existence et aux aspirations de notre peuple.

Les faits sociaux dont la trame complexe forme notre vie morale, leur développement à travers le temps sous la double influence du milieu et des idées qui y dominent, nos changements de régime, les actes de nos hommes politiques et leurs

répercussions économiques ou autres, tout cela constitue des manifestations dont le sens et la portée échappent à la majeure partie de nos compatriotes. Aussi les écrivains qui se donnent pour tâche de rassembler comme en un faisceau les éléments encore épars de la vie morale et intellectuelle de la nation, les auteurs d'ouvrages classiques qui s'évertuent à donner à notre enseignement un caractère national, réalisent-ils pour l'avenir un bienfait considérable.

Ceux qui connaissent les besoins de notre société et les conditions essentielles de son existence savent que nos tâtonnements et nos revers sont le résultat de cette éducation de surface, qui consiste exclusivement dans l'acquisition de certaines connaissances de luxe, de certains talents, au détriment des qualités du cœur, du sens moral, de l'esprit de justice, de l'idée du devoir. L'éducation vraie est celle qui tend à faire des hommes, à former des caractères, à préparer des citoyens en qui se perpétue le culte enthousiaste d'une patrie prospère et respectée...

Windsor BELLEGARDE.

ETZER VILAIRE

1872

Né à Jérémie le 7 avril 1872, M. Etzer Vilaire fit ses premières études sous la direction de son père. Il fut ensuite envoyé à Port-au-Prince pour apprendre le latin au Collège Saint-Martial, où il passa deux ans (1890-1892). Revenu dans sa ville natale, il fut d'abord instituteur et consacra ses rares loisirs à l'étude du droit. Reçu licencié en 1894, il partagea son temps entre l'enseignement et l'exercice de sa profession d'avocat. Il fut pendant quelques mois Commissaire du gouvernement près le Tribunal civil de la Grand'Anse et donna sa démission de cette charge pour protester contre un acte illégal de l'autorité militaire.

Le ministre de l'instruction publique, M. Murville Férère, fit spontanément choix de M. Etzer Vilaire en 1905 pour être le directeur du lycée Nord-Alexis qui venait d'être créé à Jérémie. Nommé en 1922 juge au Tribunal de Cassation, M. Vilaire renonça à cette fonction en 1926. Bien qu'il ne se fût jamais mêlé de politique active, ses compatriotes l'envoyèrent siéger en 1930, par un vote presque unanime, à la Chambre des députés. Il ne se représenta pas aux élections législatives de 1932 et fut rappelé au Tribunal de Cassation où il a siégé comme vice-président de cette haute cour.

Les premiers vers de M. Vilaire, publiés en 1901 dans la revue littéraire La Ronde, attirèrent tout de suite la sympathique attention des lettrés et provoquèrent parmi la jeunesse, dont il exprimait les rêves et les déceptions, un véritable enthousiasme. Il fit paraître à l'Imprimerie F. Smith à Port-au-Prince, en 1901, Page d'Amour et les Dix Hommes Noirs, que Pétion Gêrôme présenta aux lecteurs de La Ronde en une belle étude critique. Parurent successivement en 1902 Le Flibustier,

roman en vers, *Homo*, poème, les *Années Tendres*. M. Vilaire eut le bonheur de voir ses Poèmes de la Mort publiés dans la "Collection des Poètes Français de l'Étranger" dirigée par M. Georges Barral (Librairie Fischbacher, 35, rue de Seine, Paris, 1907). Ce recueil de vers est précédé d'une courte autobiographie où l'auteur raconte avec une simplicité charmante son enfance et ses débuts dans les lettres.

En 1912, l'Académie française accorda l'un de ses prix à l'ensemble des œuvres poétiques d'Etzer Vilaire réunies en trois volumes sous le titre de *Poésies Complètes* (Albert Messein, Paris, 1919).

M. Etzer Vilaire a écrit de nombreux morceaux en prose : études critiques, nouvelles, un roman, *Thanatophobe*. Il a prononcé des discours et des conférences d'une grande élévation de pensée et d'une haute tenue littéraire. A l'occasion de sa nomination comme directeur du lycée de Jérémie, j'ai écrit dans mon livre «*Pour une Haïti Heureuse*», 1er volume : "M. Etzer Vilaire n'est pas seulement un grand poète, — peut-être notre plus grand poète. Il n'est pas seulement un remarquable professeur. Il est, dans l'ordre de la moralité et du courage civique, l'un des plus beaux spécimens d'humanité qu'Haïti puisse offrir au monde."

Mes Débuts

...Mon père a été mon véritable maître. Il tâchait de me plier à une discipline littéraire qui me paraissait quelquefois d'une sévérité excessive. Jeune, cédant à des antipathies comme à des engouements aussi violents, j'étais trop enclin à voir en lui un classique attardé et un puriste. Il s'était nourri de la littérature anglaise et, quand je voulais le taquiner — car il me traitait en ami et nos entretiens prenaient un tour libre et enjoué comme entre égaux et contemporains d'âge — je disais du mal des Anglais.

J'étais très jeune quand un Français, ami de mon père,

M. Léon Pons me donna l'excellente habitude de m'exprimer toujours en français. C'était un excellent homme, très instruit, adorant notre pays et ses fruits, pieux d'une piété intérieure faite d'exquise bonté et de dévouement obscur...

Ce bon pasteur promettait de faire beaucoup pour moi, mais il m'aimait trop. Il m'avait pris chez lui, me faisait coucher dans sa chambre et m'emmenait dans ses promenades à travers champs. Mon père et lui tenaient école. J'avais alors neuf ans et j'étais très sot et franchement paresseux.

Peu après la mort de M. Pons, une insurrection éclata et Jérémie connut les horreurs d'un long siège qui finit par la reddition de la ville au gouvernement d'alors. Pendant la guerre, l'école était fermée, les livres oubliés, et je grandis dans l'isolement et une complète ignorance. J'avais treize ans quand mon père rouvrit seul son école et que je sentis s'éveiller mon intelligence. Durant trois ans, je ne fis qu'étudier et dévorer tout ce qui me tombait sous les yeux. C'était une ardeur de savoir, une fièvre de lecture, qui menaçait de consumer mon frêle corps, au point d'inspirer souvent de vives inquiétudes à mon père.

Entre treize et quatorze ans, un livre de vers dû à la plume d'un Haïtien me tomba entre les mains : un élève l'avait apporté en cachette à l'école. Le livre ne valait rien — j'étais bien loin de m'en douter alors — mais il parlait de choses qui m'étaient familières, de la ouanga-négrresse (nom donné chez nous à l'oiseau-mouche), de bambous et de bamboula (danse de paysans sous les tonnelles). Cela suffisait pour prêter à l'ouvrage le plus insipide du monde du mérite et du charme... Hélas, la plupart de mes compatriotes n'ont pas une plus haute conception de la poésie et pensent comme l'enfant que j'étais. Aujourd'hui encore, pour exciter leur admiration, pour qu'ils s'extasient sur les merveilles de ce qu'ils appellent la

littérature nationale, il suffit d'un palmiste au bout de méchantes rimes, dans des phrases décousues, où le sens commun, le bon goût et la langue française sont, tour à tour et quelquefois tous ensemble, outragés avec une fougue toute tropicale.

Il m'arriva la même chose qu'à Charles Moravia, l'aimable auteur de *Roses et Camélias*. Il n'avait encore lu en fait de vers que quelques fables de La Fontaine quand un volume de la même marque que le précédent et d'un Jérémien, cette fois, lui tomba des nues sur les bancs de l'école. Après lecture, il fut très surpris et se dit avec un sérieux naïf : — « Ce sont là des vers! Eh bien! moi aussi je puis en faire! » Et bientôt il en fit... de meilleurs.

Je m'étais également mis à en faire. Mais j'avoue à ma honte que mes premiers essais furent peu goûtés. Il me souvient d'une fameuse pièce sur Dessalines, le fondateur de notre indépendance, qui finissait sur cette pensée et sur ces quatre vers :

*Nous pourrons vivre
En liberté,
Égalité,
Fraternité!*

La pièce découverte par un ami de la maison obtint un succès de fou rire. Tel fut mon début.

Je n'en restai pas longtemps là. Malgré les railleries qui ne me furent pas épargnées, les ailes me poussaient. Je m'épuisais à découvrir les règles de la versification en étudiant d'exécrables modèles choisis parmi les poètes haïtiens... Au plus fort de mes tâtonnements et de mes peines dans la tâche ingrate que j'avais entreprise, mon oncle envoya en cadeau à mon père un vieux Boïste. Outre un dictionnaire de rimes, qui ne m'a jamais servi — Dieu merci, je n'en ai jamais pris

l'habitude! — l'ouvrage contenait un traité de versification. C'était là mon affaire. Un an après, j'écrivais une narration en vers qui me valut les encouragements de mon père...

Mes parents n'ayant guère de ressources à cette époque, j'allais faire au dehors leurs commissions. Le samedi, je balayais et lavais la salle d'école. Je rapportais de chez la repasseuse le linge de la maison. J'achetais parfois aussi nos provisions au marché. Un jour, une voisine très pieuse me voyant ainsi occupé à servir mes parents dans la gêne me dit, comme je passais devant sa véranda avec un baquet : — « Mon fils, Dieu te bénira! » La prédiction de la bonne femme s'est pleinement réalisée après d'utiles épreuves qui m'ont éclairé et mûri.

Tout en vaquant à ces occupations, je travaillais de la tête. Les images poétiques me faisaient cortège et tourbillonnaient devant moi comme au printemps des essaims d'abeilles autour d'un arbuste en fleurs. Je composais des vers dans mes courses. Rime après rime, strophe après strophe, toute une pièce s'achevait sans un mot d'écrit. Je la récitais souvent pour ne pas l'oublier et, au premier instant de loisir, quelquefois jusqu'au lendemain, je la transcrivais. Je crois bien que c'est la meilleure façon de travailler, quand la mémoire et l'imagination sont encore dans toute leur fraîcheur...

Tout alla bien jusqu'à ma seizième année. Ce perpétuel travail intérieur avait fait de moi un petit être étrange, distrait, le regard toujours flottant dans le vague et le bleu d'horizons irréels, l'esprit errant toujours, en route ailleurs, en visite dans les pays perdus du rêve et laissant aller tout seul par nos rues étroites et raboteuses le corps le plus chétif qu'on pût voir. On disait autour de moi que j'étais un petit fou. J'entendais ces méchants propos et j'en éprouvais une impression d'angoisse et une tristesse profonde... Un soir, un ami de mon père

lui dit, après avoir parlé de moi : — « Les vers, ça ne s'envoie pas au marché! » Un autre formulait cet aphorisme, quand on me vit manifester un goût particulier pour l'étude de la musique : — « Tous les musiciens sont des paresseux! »

J'avais dix-sept ans quand mon grand-père M. Clérié, alors président d'une assemblée constituante, m'obtint une chaire de professeur d'histoire à l'Ecole secondaire de demoiselles de notre ville. L'inspecteur des écoles, choqué de mon jeune âge et de ma chétive apparence, ne procéda à mon installation qu'avec une répugnance marquée : il se montra même grossier à cette occasion. Ce fut couvert de confusion et l'âme blessée que je débutai dans la carrière où il m'a pourtant été donné d'obtenir des résultats très heureux et où je persévère de toute mon âme. Tâche sublime que celle de l'instituteur, impérieuse et sacrée, chez nous comme un devoir suprême pour tous ceux qui veulent le salut du peuple et qui y peuvent quelque chose, aidés de leur intelligence et de leur cœur!

Il arriva une chose assez étrange et dont on ne peut trouver d'exemple que dans un pays jeune : de professeur que j'étais je redevins écolier. Voici comment. Mon père me destinait à la carrière du droit et, jugeant indispensable pour moi la connaissance du latin qu'il ne possédait pas lui-même, il voyait la nécessité de m'envoyer au Collège Saint-Martial à Port-au-Prince. Mais il me choyait trop pour se résoudre facilement à me séparer de lui. D'ailleurs, ses indemnités de doyen de tribunal civil ne lui étaient pas régulièrement servies : il n'avait aucun moyen de payer ma pension. A cette époque, hélas! le gouvernement payait comme par miracle ses fonctionnaires. Et, ma foi, sous ce rapport, les choses ne se sont pas sensiblement améliorées, et l'Etat haïtien est resté un mauvais débiteur, pas pour ses créanciers étrangers et d'outremer, par exemple, auxquels la part est faite plus belle ici que partout

ailleurs. Mais, en 1890, le pays sortait à peine d'une révolution, et le traitement des fonctionnaires civils était absorbé par les nécessités de la guerre. Les employés publics vivaient d'emprunts et vendaient leurs appointements avec un escompte de cinquante, soixante et même soixante-dix pour cent!

Sur la demande de mon père, j'avais écrit une élegie pour apitoyer les pouvoirs publics sur le sort de ces malheureux. Mon père me la faisait dire à presque tous nos visiteurs, tant et si bien qu'une copie nous en fut demandée et parvint au président de la république, le général Hyppolite, qui venait de monter au pouvoir...

Bientôt après, mon père partait, délégué par les nouvelles autorités de Jérémie pour féliciter le général de son avènement à la présidence. Ma mère intervint avec énergie pour décider mon père à m'emmener avec lui et à obtenir une bourse au Collège Saint-Martial. Le Président Hyppolite, qui avait lu mon poème, fut accueillant au-delà de toute attente et voulut plus qu'on ne lui demandait : il offrit de m'envoyer à Paris m'instruire aux frais de l'Etat. Craignant pour ma santé les rigueurs du climat européen, mon père refusa et se contenta de me voir placé au collège de Port-au-Prince. Il obtint du Supérieur que je n'irais dans aucune classe pendant un certain temps consacré à me préparer et, à son compte, me prit un professeur pour des répétitions journalières de latin et de grec. Je me mis jour et nuit à l'étude de ces langues et, après trois à quatre mois d'un travail incessant et opiniâtre, je fus placé en quatrième. Le lendemain de mon entrée dans la classe, on nous fit composer en version grecque. J'eus le bonheur d'être le premier. J'obtins un semblable succès, la semaine suivante, dans une composition latine.

Le mauvais état de ma santé ne me permit pas d'achever mes études au Collège Saint-Martial. Il faut dire que, pour le

français, je n'avais rien ou pas grand'chose à y gagner, même en rhétorique. Je quittai au grand regret de mes maîtres. J'avais produit au collège, pendant les jours de congé ou chez un correspondant, plusieurs poésies qui ont été recueillies dans les *Années tendres*...

Revenu à Jérémie, je fondai un journal littéraire : *L'Amitié*, avec la collaboration d'un imprimeur de mes amis, M. Desquiron. Le journal vécut... ce que vivent les roses. Alors commença pour moi une période de découragement à laquelle succéda la dissipation, une course après les plaisirs faciles et bruyants, pour réveiller mon cœur engourdi dans la mélancolie monotone des heures inoccupées...

Enfin, je revins à l'enseignement en qualité de professeur de français à la même école où j'avais débuté en 1889. Je tins cette chaire pendant sept ans. Après quoi, en 1899 — époque de mon mariage — je fus nommé directeur d'une école primaire. Je me démis de cet emploi, par besoin d'indépendance et respect de moi-même, sous le gouvernement provisoire établi pendant la dernière tourmente politique que le pays a traversée. J'oubliais de dire qu'en 1894 mes études en droit avaient été couronnées de succès et que j'avais obtenu ma commission d'avocat. Ni la littérature ni les fonctions publiques jusqu'alors exercées ne m'avaient distrait de la pratique. Nommé commissaire du gouvernement près le tribunal civil de Jérémie en mars 1904, j'occupai seulement sept mois ces hautes fonctions que je résignai. Enfin, le gouvernement m'a fait l'insigne honneur de m'appeler en 1905 à la direction du lycée national nouvellement fondé à Jérémie...

De 1896 à 1898 j'ai été secoué d'une singulière fièvre de production. Ce furent les années les plus heureuses, les plus remplies et aussi les plus douloureuses de ma vie. Elles furent

marquées par de profondes peines de cœur. En 1897, je tombai dans une sorte d'agonie morale. Et c'est dans les moments de rémission et parfois pendant les accès d'une fièvre intermittente, qui me fit languir toute cette année-là, que j'écrivis *Page d'Amour*, beaucoup de morceaux de prose et la plupart des *Poèmes de la Mort*. Au sortir de mes tragiques luttes intérieures, mes idées philosophiques et morales, lentement modifiées, se fixèrent comme on peut le voir dans la pièce intitulée «Guérison»...

Toutes mes productions restaient en portefeuille. Je ne pensais point à la publicité en Haïti : mon rêve et mes secrètes espérances allaient plus loin. Perdus sous un cordon serré de paperasses judiciaires, mes écrits dormaient dans des oubliettes profondes, je veux dire des tiroirs secrets de bureaux hermétiquement fermés au profane.

Un beau jour, M. Georges Sylvain, que je connaissais seulement de réputation, nous arrive de la capitale en tournée de conférences. En pareille occurrence, mes bons compatriotes me font toujours l'honneur de penser à moi : on me recommanda à M. Sylvain pour le présenter au public. Je reçus la seconde visite du conférencier dans le cabinet aux manuscrits. Il est doué d'un flair étonnant.

— Je parie que vous écrivez des vers. Voyons, qu'avez-vous là? me dit-il à peu près.

Il promena sur mes poèmes un coup-d'œil rapide, me donna sa franche appréciation, et partit. Je pensais que ce serait tout. Mais, rentré à Port-au-Prince, M. Sylvain parla de moi avec une extrême bienveillance aux collaborateurs de *La Ronde*, qui m'offrirent immédiatement l'hospitalité de cette intéressante revue, dont les amis des lettres ne cessent de regretter la disparition.

Rien ne me surprit autant que le succès retentissant de *Page d'Amour* et des *Dix Hommes Noirs*, en 1901. Ce que je reçus d'éloges, de félicitations, d'encouragements et de confidences aimables ou flatteuses, tout en me faisant penser avec joie que chez nous l'enthousiasme souffle vivace encore sur les âmes et peut produire de grandes choses, fut loin de me griser et de m'aveugler sur les imperfections de mes poèmes...

Mon rêve, c'est l'avènement d'une élite haïtienne dans l'histoire littéraire de la France; la production d'œuvres fortes et durables qui puissent s'imposer à l'attention de notre métropole intellectuelle; faire reconnaître que nous n'avons pas toujours démerité d'elle; que *l'esprit français refleurit originellement chez nous, mêlé à la vigoureuse sève africaine*; que nous ne sommes pas trop indignes de l'hospitalité intelligente et de cette maternelle protection du génie que Paris accorde aux écrivains de la Belgique et de la Suisse romande, par exemple.

Ce rêve d'une consécration étrangère n'a rien de commun avec une ambition égoïste: c'est une ambition éminemment patriotique qui a dirigé tous mes efforts, inspiré la plupart de mes œuvres et dignifié ma vie. Et mon chagrin le plus profond à cette heure, c'est de voir à quel point mes compatriotes s'écartent de ce haut idéal, dans leur désir irréfléchi d'improviser une littérature autonome. Ils ne s'aperçoivent pas qu'à force de rechercher une originalité de surface et factice, d'imprimer un caractère de réalisme purement local, étroit et banal à des œuvres impuissantes et avortées, ils mettent à la mode un langage bâtard, qui n'est ni tout à fait le patois créole ni surtout du français. L'on ne me fera pas croire que cette tentative d'une littérature populaire haïtienne — qui serait le triomphe de la sottise — provienne d'un égarement de l'orgueil national: elle n'est autre chose qu'une inspiration, une misé-

rable ressource de la paresse effrayée des difficultés qu'on trouve à s'appropriier le génie d'une langue étrangère.

Etzer VILAIRE.

(Préface des *Poèmes de la Mort*, 1907).

JUSTIN LHERISSON

1873-1907

Né le 10 février 1873, Justin Lhérisson fit de solides études au lycée de Port-au-Prince. Il y eut comme condisciples Mirabeau Drice, T. Pauyo, Windsor Bellegarde, Seymour Pradel, qui constituèrent plus tard le fameux groupe de la Jeune Haïti, — revue littéraire que Lhérisson créa et dirigea en 1894.

M. Pradel a montré, dans une remarquable étude sociale, *Les Deux Tendances, l'influence capitale qu'ont exercée sur l'évolution de la pensée haïtienne les rédacteurs de "La Jeune Haïti"*, tous formés à une forte discipline intellectuelle par les maîtres admirables que furent Jules Moll et Henri Villain.

Lhérisson publia d'abord des vers. Dans les environs de 1890, la poésie parnassienne avait en Haïti toutes les faveurs. Aussi les «Chants de l'Aurore», «Passe-temps», «Boulets Rouges», sont-ils pleins de vers frappés en médailles, aux rimes milliaires. Malheureusement, l'émotion en est trop souvent absente, sacrifiée à la recherche du terme rare ou de l'expression marmoréenne. Les vers qu'il consacra à sa fille Francine sont les plus jolis et les plus tendres qu'il ait écrits. Lhérisson vivra cependant comme poète dans la mémoire des générations, car il eut le bonheur de composer les paroles de La Dessalinienne, devenue le chant national d'Haïti.

Un autre de ses titres à l'estime respectueuse de la jeunesse haïtienne est d'avoir écrit, en collaboration avec son ami W. Bellegarde, un excellent Manuel d'Histoire d'Haïti, qui apporta un changement heureux dans les méthodes de l'enseignement historique de nos écoles. L'histoire d'Haïti, que Lhérisson enseigna au lycée jusqu'à sa mort, l'avait fortement attiré par son côté psychologique et pittoresque: l'une de ses meilleures études, publiée dans le Bulletin Officiel de l'Instruction Publique,

est celle qu'il consacra au Vaudou, dont il donna une interprétation originale en en faisant une organisation politique plutôt que religieuse, — une sorte de "carbonarisme noir", selon l'expression d'Hannibal Price.

Justin Lhérisson fut par-dessus tout un journaliste, — un journaliste d'une espèce rare et peut-être unique. Il s'était essayé tout jeune dans le journalisme politique en s'entraînant dans une petite feuille, la plus brave, la plus audacieuse, la plus frondeuse que nous ayons eue dans les temps les plus durs du despotisme: "Le Quotidien", de Guillaume Chéraquit. En 1898, il fonda le quotidien «Le Soir». C'est là qu'il faut aller chercher l'homme, l'écrivain, l'ironiste. Pour se tenir sur la corde raide du journalisme haïtien, rester indépendant, fronder la tyrannie, il lui fallut accomplir des prodiges d'ingéniosité. Il jouait avec le gouvernement de l'époque comme souris et chat. Il avait juré de ne pas se laisser dévorer: il sut échapper aux pièges les plus subtils. Il avait inventé un genre d'article, qui n'appartenait qu'à lui: chaque lundi il écrivait une "petite revue", dans laquelle il était censé résumer tous les faits importants de la semaine écoulée. Cela n'avait pas plus de quinze lignes, mais c'était de la critique quintessenciée, concentrée, sublimée. Il n'y disait rien, et cependant on y lisait tout, et quelque chose encore. La phrase la plus anodine était hérissée d'intentions malignes. Dans les milieux gouvernementaux, on disséquait ces articles du lundi pour essayer d'y découvrir la parole imprudente qui pût justifier quelque mesure violente contre le directeur du "Soir". Mais Lhérisson restait insaisissable. Il se proposait de conter ses tribulations et ruses de journaliste dans un livre dont il avait déjà choisi le titre: "Manuel du parfait journaliste haïtien".

Autour de ce journaliste, réputé dangereux parce qu'il était subtil, on multiplia vainement les embûches et les tentatives de corruption. Justin Lhérisson était un honnête homme: sa plume ne fut jamais servie. On ne trouvera pas dans toute la collection du "Soir" une seule campagne intéressée.

Jamais observateur plus fin et plus ironique n'étudia la société haïtienne. Et ses observations, il les a versées à pleines

mains dans ces œuvres, en apparence folâtres, qui s'appellent "La Famille des Pitite Caille" et "Zoune chez sa Nainnainne", publiées d'abord en feuilleton dans son journal. Il comptait nous montrer "Zoune dans la Vie": sa mort, survenue le 15 novembre 1907, ne lui permit pas d'écrire, pour notre délectation, ce roman de la vie réelle qui eût fait de lui le Balzac haïtien.

Eliézer Pitite-Caille

Devenu orphelin, Eliézer se débrouilla. Il se fit tour à tour charpentier, menuisier, charron, ferblantier, tourneur, chapelier, marin. Dans un de ses voyages à la Côte, il rencontra à Aquin une belle Martiniquaise du nom de Velléda. En un temps, trois mouvements, il l'attaqua et la vainquit. Il se « plaça » avec elle.

Cette femme était une tireuse de cartes. Le passé, le présent, l'avenir n'avaient pas de secrets pour elle. Aussi, quand elle vint se fixer à Port-au-Prince, eut-elle une nombreuse clientèle. Les gens du peuple et les personnes du grand monde affluaient chez elle. Et, comme le bruit s'était répandu qu'elle possédait des philtres et des recettes infailibles pour captiver et enchaîner les hommes, elle vit à toutes heures du jour et de la nuit des dames et des demoiselles, s'habillant bien, fleurant bon et parlant français, venir en foule lui demander, celles-ci, de rendre leurs féroces maris doux comme un mouton; celles-là, de porter de jeunes jouvenceaux à « se placer » avec elles ou à les épouser. D'autres ne reculaient pas devant des projets criminels: elles réclamaient avec instance les moyens de se défaire de leurs « matelotes ».

Velléda fit, en peu de temps, un argent fou. Des personnes bien renseignées affirment que cette magicienne tira de son exploitation de la crédulité des femmes mariées et des filles à marier plus de cinquante mille gourdes. Quant à sa clientèle

populaire, elle dut lui en rapporter autant. Elle soutira aussi des milliers de dollars à beaucoup de nos hommes politiques qui, soit personnellement, soit par l'intermédiaire de leurs épouses ou de leurs maîtresses, la consultaient sur les chances qu'ils couraient dans telle ou telle de leurs entreprises, ou sur l'attitude qu'ils devaient garder avant, pendant et après les « événements ».

En possession de ces sommes rondelettes, Velléda ferma boutique, sur les conseils de son homme qui régularisa aussitôt sa situation: il fit d'elle Madame Eliézer Pitite-Caille...

Riche et habitant Turgeau, Eliézer Pitite-Caille trouva que son nom de famille ne lui allait pas bien. Il pensa à plusieurs reprises à s'en dépouiller. Pour le faire oublier, il voulut qu'on l'appelât Eliézer tout court: malgré cette manœuvre, on persista à l'appeler Pitite-Caille.

Pensez donc! M. Eliézer n'était plus un premier venu. Il ne recevait chez lui que les gens « tout de bon ». A ses bals le high-life accourait: c'étaient les Goldinberg, les Voumworth, les Grandformat, les Volferrière, les Strixnaff, les Grandchirez, les Hassounguès, etc. Et l'ancienne tireuse de cartes, Madame Velléda Pitite-Caille, faisait les honneurs de son salon admirablement. Elle parlait français « par routine »; et, sans quelques défauts de prononciation, on eût cru qu'elle avait fait d'excellentes études. Elle disait, par exemple: *mercir*, je vous *remercir*, avec le plus bel aplomb. Ses spirituels invités lui pardonnèrent tout, excepté ce *mercir* et ce *je vous remercir*, dont elle ne pouvait se corriger, malgré les violentes remontrances de son mari qui, lui, parce qu'il avait une grande facilité d'élocution, se croyait un phénix.

En tout cas, cet Eliézer n'était pas un petit bonhomme. C'était le bougre le plus remuant que notre sol eût porté. Il passait aussi pour être très « fort ». Il n'était jamais dans

aucune affaire, pourtant il se mêlait de toutes les affaires. Il était au courant de tout ce qui se disait : pourtant, quoique d'une grandiloquence solennelle et tapageuse, il se montrait circonspect et, dans les circonstances graves, mettait dans ses phrases du vague et du mystère.

Il était patriote. Il le répétait à tout propos et hors de tout propos, en recommandant de ne le point confondre avec la foule innombrable de nos patriotes de tout état et de tout crin, car lui, il était un homme de principes. Il s'échauffait en parlant de son patriotisme et de ses principes, et quand il développait ses grands projets, appelés notamment à révolutionner l'industrie nationale et notre agriculture, il se frappait la poitrine à coups redoublés et décrivait des gestes d'une telle amplitude qu'il faisait le vide autour de lui...

Les « grandes manières » d'Éliézer, ses nombreuses créances hypothécaires, ses propriétés en ville et à la campagne firent de lui un personnage. Il était de toutes les fêtes, laïques ou religieuses; son nom figurait en tête de toutes les listes de souscription; toujours ou lui ou sa femme était parrain ou marraine dans tous les baptêmes de monuments ou de statues de saints. Il s'en vantait : c'était une gloire pour lui. Cet homme « fort » avait cependant un côté faible : il était vaniteux. Il aimait la flatterie. Les *thionnels* — cette race sans scrupule — ne demandant pas mieux, lui donnèrent de l'encens en plein nez. « Vous êtes un homme que... un homme qui... un homme dont... » : c'est ce qui le chatouillait à tout instant. Pour celui-ci, il avait les qualités d'un financier, parce que, dans ses violentes sorties contre l'administration haïtienne, il parlait toujours de la nécessité d'une « réforme radicale et rationnelle basée sur le retrait du papier-monnaie, sur le monopole des denrées d'exportation et sur les encouragements à

accorder à l'agriculture ». Aux yeux de celui-là, il avait l'étoffe d'un homme politique, parce que, dans ce pays, sont considérés généralement comme tels, les citoyens qui parlent beaucoup et de toutes choses, ou les personnages qui, avec un air de penseur, n'ouvrent la bouche que pour n'en laisser choir que des oh!... et des ah!..., ou qui, grâce à un maniement habile de leur cure-dent — ingénieuse soupape de sûreté — ne lâchent, par petits jets intermittents, que des phrases-formules, ne pouvant en rien les compromettre.

Pourtant, Pitite-Caille, la question *monnaie* mise à part, n'avait pas inventé la « patate boucanée ». Bien qu'il eût chez lui une bibliothèque bondée de gros et de beaux livres, son bagage intellectuel était fort léger. En grammaire, il avait retenu, entre autres règles, celles concernant « Amour, Délice et Orgue » et le participe entre deux « que ». Il maniait avec perfection l'imparfait du subjonctif : les « assiez, issiez, eussions » fluaient de ses lèvres abondamment. En histoire, il ne connaissait que des... histoires. En astronomie, si, comme les Inquisiteurs espagnols, il ne voulait pas admettre que la Terre tourne sur elle-même, il reconnaissait que la lumière nous vient du Soleil, et que la Lune (il était parfois spirituel) remplit chez nous une des attributions communales : le Service de l'Éclairage. En mathématiques, il possédait les quatre règles et posait en principe qu'un zéro n'équivaut jamais au néant puisqu'il peut devenir un 9 ou un 6. En philosophie (il disait à qui voulait l'entendre qu'il n'avait pas étudié la philosophie mais qu'il l'avait *devinée*) en philosophie, il n'avait à sa disposition que ces mots : *a fortiori* et *a posteriori*, et que les noms de Socrate, Aristote et Sakia Mouni. Pour le latin, il épatait certains négociants du temps par ses citations et ses traductions. Il avait l'habitude de leur lancer des « Quid? Quidquid? » quand ceux-ci ne lui pré-

sentaient pas d'une façon convenable des problèmes commerciaux dont ils désiraient avoir la solution.

Dans les discussions élevées, Pitite Caille avait un ton particulier, un glossaire spécial. Il était superbe d'audace et d'inouïsme. Il appuyait toujours ses opinions de l'autorité de quelques auteurs dont il ne citait que rarement les noms, et parfois même, pour embarrasser ses adversaires, il leur demandait à brûle-pourpoint : — Avez-vous lu le « Dictionnaire alphabétique de l'Impôt foncier » de Larose? — Connaissez-vous le grand ouvrage de Sternum sur le « Mécanisme des volontés parallèles? » — Avez-vous jamais vu le petit livre très rare mais très important d'Ezéchiél sur « Le Régime pénitentiaire en Enfer et en Purgatoire »? — Vous est-il jamais tombé sous les yeux la « Philosophie par les quatre règles »? « La Morale et l'Immorale » de Glassoy? Répondez, Messieurs, répondez donc! »

Les adversaires, ahuris, ouvraient de grands yeux, la parole s'arrêtait à leur gosier, et, par des signes de détresse, ils avouaient qu'ils n'avaient jamais lu ces auteurs. Alors, dédaigneusement, triomphalement, de sa voix la plus sonore, Eliézer mettait fin aux débats : « Lisez ces livres, et, après, nous pourrions discuter ».

Ai-je besoin de dire que ces livres et ces noms d'auteurs n'étaient que le produit de la folâtre imagination de ce fameux homme?...

Justin LHERISSON.

FERNAND HIBBERT

1873-1928

Né à Miragoâne le huit octobre 1873, Pierre Fernand Hibbert fit ses études classiques à Paris. Il fut, à son retour en Haïti, nommé comptable au ministère des finances: il n'y resta pas longtemps. Il professa pendant quelques années l'histoire et la littérature française au lycée Pétion. Délégué avec le Dr Edmond Héraux à l'Exposition de Jamestown, il devint plus tard chef de division au ministère des Relations Extérieures (1913-1914). Il fut envoyé à la Havane comme ministre (1915-1921). Il était à Paris en congé quand le Président Dartigue-nave lui demanda de venir occuper le poste de ministre de l'Instruction Publique (1921-1922).

Fernand Hibbert est mort à Port-au-Prince le dix-neuf décembre 1928.

Lorsqu'il revint de Paris ses études faites, Fernand Hibbert parut d'abord ne s'intéresser qu'aux affaires commerciales. Personne ne pouvait s'imaginer qu'il y eût en lui l'étoffe d'un écrivain. L'un de ses amis, le poète Probus Blot, le présenta aux rédacteurs de "La Ronde", et ses premiers articles dans la jeune revue révélèrent une érudition aimable et profonde: ce furent "Une Mulâtresse, fille de Louis XIV", "Un Nègre à la Cour de Louis XIV, le Prince Zaga". Une nouvelle, "La Bacchante", publiée dans le numéro du 15 janvier 1902, est un tableau exact des mœurs romaines sous le règne de l'Empereur Claude.

Le souci d'exactitude qu'il mettait dans la relation des faits du passé, Hibbert devait l'apporter dans l'observation de la vie haïtienne, telle qu'elle se déroulait sous ses yeux malicieus. Aussi son succès fut-il rapide et unanime quand commença à être publié en feuilleton, dans le journal Le Soir de Justin Lhérisson, le premier roman de la série que l'auteur a intitulée

«*Scènes de la vie haïtienne*» : Séna connut une vogue extraordinaire. Hibbert avait puisé à pleines mains dans la réalité, et les personnages, burlesques ou odieux, nobles ou fripons, naïfs ou pervers, qu'il nous présentait n'étaient point les produits de son imagination mais des êtres de chair et de sang auxquels chaque lecteur pouvait accoler des noms connus.

Séna parut en volume à l'Imprimerie L'Abeille en 1905. Fernand Hibbert fit paraître successivement : *Les Thazar*, 1907, *Romulus*, 1908, *Masques et Visages*, 1910, *La Réclamation Hop-ton*, comédie en deux actes, 1916, *Les Simulacres*, *l'Aventure de M. Hellénus Caton*, 1923, *Le Manuscrit de mon Ami*, 1923.

Quand il arriva en France en 1920 en voyage de congé, un incendie qui éclata à la gare du Havre détruisit l'une de ses malles où se trouvaient tous ses manuscrits : Fernand Hibbert ne se consola jamais de cette perte cruelle.

Telle qu'elle est, l'œuvre de Fernand Hibbert reste l'une des plus remarquables de la littérature haïtienne. L'historien des mœurs y trouve une source d'informations sur la vie sociale et politique de notre peuple.

Le Néronisme de Rochambeau

Comme Néron, Rochambeau était un romantique. Mais le romantisme de Néron était vraiment tragique tandis que celui de Rochambeau est d'une essence assez inférieure : c'est un romantisme plutôt mélodramatique. La distance entre le dictateur romain et le général français est celle qui en littérature sépare Hernani de Robert Macaire. Rochambeau est un néronien qui n'a de Néron que la férocité et l'étalage théâtral, sans la splendeur et sans le geste. Cela vient de ce que Rochambeau n'a pas été, comme son émule, une « perversion littéraire » : c'est un soldat, un homme d'action sans âme, avec un côté trivialement ostentatoire. Lui aussi, du reste, a offert un spectacle sanglant aux belles blanches du Cap, aux colons

et à son état-major, dans un cirque qu'il fit dresser dans l'avant-cour du couvent des Jésuites...

Là, à un poteau placé au milieu du cirque, fut attaché un jeune noir, domestique du général Pierre Boyer. Ce spectacle constituait une scène d'essayage : l'essayage des chiens havanais expédiés par M. de Noailles.

Bien qu'on les eût fait jeûner, les dogues furent sans entrain, hésitant à dévorer le malheureux garçon. Alors, pour éveiller leur appétit, le général Boyer descendit dans l'arène et, dans un mouvement qu'il dut croire beau, assomma la victime d'un furieux coup de sabre. La vue du sang excita la meute qui, en un clin-d'œil, fit une bouchée du pauvre diable. « Des cris, des applaudissements d'une joie frénétique, dit Beaubrun Ardouin, éclatent du côté des barbares spectateurs, et la musique militaire ajoute encore à cette scène infernale ». C'est évidemment là une scène de pur cannibalisme, de la férocité de bœtiens ivres : c'est sans grandeur tragique.

Tous les crimes de Rochambeau revêtent ce caractère ignoble et repoussant. Dessalines est autrement grand et flamboyant quand, après avoir ordonné ses grandes tueries de colons, il s'écrie : « Oui, nous avons rendu à ces anthropophages guerre pour guerre, crime pour crime, outrage pour outrage. Oui, j'ai sauvé mon pays ! L'aveu que j'en fais à la face du ciel et de la terre fait mon orgueil et ma gloire. J'ai fait mon devoir, je m'approuve : cela me suffit. »

Rochambeau ne pouvait atteindre à cette hauteur. Malgré ses noyades par centaines d'êtres humains, ses fusillades en masse, les supplices atroces infligés à des officiers indigènes qu'il faisait attacher à des arbres sur les îlots brûlés par le soleil pour qu'ils mourussent de la faim et de la piqûre des insectes, malgré tout cet étalage de forfaits, Rochambeau de-

meure un assassin odieux et vulgaire, de l'espèce de Carrier de Nantes.

Son grand acte de néronisme est le bal à effet funèbre qu'il donna à Port-au-Prince en mars 1803 pour procurer «à ses maîtresses un spectacle d'un nouveau genre», comme dit Ardouin. Il y invita les principales familles de couleur et noires — qui « se seraient bien gardées de ne pas s'y rendre ». On dansa jusqu'à minuit. Après quoi, les invités furent priés de passer dans une autre salle très faiblement éclairée et « tendue de draperies de deuil portant des têtes de mort représentées en toile blanche ». Des cercueils étaient placés aux angles. Des voix lugubres, venues on ne savait d'où, « entonnèrent les cantiques sacrés des funérailles ». Et, au milieu des rires bruyants des dames blanches présentes, Rochambeau dit aux pauvres femmes indigènes épouvantées :

— Vous venez d'assister aux funérailles de vos époux et de vos pères !

Ne dirait-on pas le dénouement du fantastique mélodrame d'Hugo, *Lucrèce Borgia*? S'adressant aux jeunes seigneurs vénitiens qui viennent gaiement de souper et qui se voient tout à coup entourés de moines chantant avec un accent sinistre le *De Profundis*, Lucrèce leur montre cinq cercueils couverts chacun d'un drap mortuaire et leur crie:

— Messeigneurs, vous êtes tous empoisonnés!

Rochambeau se trouve être ainsi un romantique avant la lettre. Il n'est pas douteux qu'il a vu jouer certaines pièces de Shakespeare estropiées par Ducis, et son mauvais goût a pu venir de là. Cependant, il eut un jour un beau geste : ce fut à Vertières, lors de la charge éblouissante du rude Capois. Il salua, sous le feu même du combat, notre « brave des braves » et lui envoya en présent le lendemain, avec l'expression de son

admiration, un cheval richement caparaçonné, — le général noir ayant perdu le sien pendant la bataille.

Ce jour-là Rochambeau sut apprécier le beau épique : cela doit lui être compté.

Du reste, il était brave. Après sa capitulation devant Dessalines, il dut en signer une autre avec les Anglais, qui la violèrent... Rochambeau resta prisonnier en Angleterre jusqu'en 1811 où, à la suite d'un échange, il recouvra la liberté et se retira en France, dans son château près de Vendôme.

Que fit-il dans ce château, de 1811 à 1813, date à laquelle il prit le commandement d'une division? Nous le saurons peut-être un jour. Il mourut en soldat, frappé d'un boulet de canon à la bataille de Leipzig. « Il venait d'être nommé maréchal de France par l'empereur », dit Marbot.

Fernand HIBBERT.

(*La Ronde*, Septembre 1901)

ANTOINE INNOCENT

1874

Antoine Innocent est né à Port-au-Prince, quartier du Bel-Air, le 21 avril 1874. Il fit ses études au lycée Pétion, où il enseigna plus tard, pendant quatorze ans, le français, l'histoire et l'espagnol.

Innocent montra de bonne heure de fortes dispositions pour le théâtre. Il avait eu la chance de trouver au lycée un professeur de "diction et déclamation", M. Jean Lacoste, d'origine cubaine, qui avait connu des jours de gloire puisqu'il avait joué Othello, à Madrid, devant Sa Majesté la Reine d'Espagne.

Le vieux maître avait formé une bonne équipe d'interprètes, dans laquelle Antoine Innocent brillait au premier rang. Celui-ci excellait dans le drame comme dans la comédie. Et dans le rôle d'Alceste autant que dans celui de Scapin, il enthousiasmait le public des fêtes du lycée par son jeu puissant et sa verve endiablée.

Donnant généreusement son concours à toutes les entreprises utiles, Innocent figura dans toutes les représentations théâtrales organisées par Georges Sylvain, Massillon Coicou et Vandenesse Ducasse. Il composa de façon supérieure les personnages de Toussaint Louverture et de Dessalines, et ceux qui l'ont vu dans "La Fille de l'Empereur" de Liautaud Ethéart, dans «Liberté» de Massillon Coicou et dans la "Crête-à-Pierrot" de Charles Moravia ont gardé le souvenir de son interprétation à la fois intelligente et grandiose de ces rôles difficiles.

Antoine Innocent donna sa collaboration à "La Ronde" fondée en 1898. Ses premiers écrits révèlent une grande sensibilité: ils décrivent les jeux enfantins d'autrefois, dont beau-

coup ont aujourd'hui disparu. Cette tendance à se plonger dans un passé plus ou moins lointain pour y chercher la raison ou l'explication des mœurs et coutumes populaires a trouvé dans "Mimola" sa plus complète expression.

Ce petit roman de mœurs locales fut publié d'abord en feuilleton dans le journal "Le Soir" de Justin Lhérisson, dans la brillante série qui comprend "Pitite-Caille" de Lhérisson et "Séna" de Fernand Hibbert. Il excita un si vif intérêt que l'auteur se décida à le mettre en brochure.

«Mimola» apportait dans notre littérature une note toute nouvelle. Des écrivains, comme Delorme dans "Les Théoriciens au Pouvoir", avaient bien décrit des scènes du Vaudou, mais ils l'avaient fait en quelque sorte de l'extérieur: Antoine Innocent se met au centre de l'histoire, parce qu'il sait ce dont il parle pour avoir vécu au milieu des simples gens dont il nous dit les sentiments et les croyances. Ses descriptions d'un "manger-marassas", d'un "manger-les-morts", d'un "boulézin", d'une "crise de possession" pourraient figurer, par leur précision, dans un ouvrage d'ethnographie.

Dans son "Avertissement aux lecteurs", l'auteur explique le motif qui le guida dans le choix de son sujet: "J'ai voulu montrer les analogies, les affinités qui existent entre le Vaudou et les religions de l'antiquité. J'ai essayé de faire voir que l'origine des divinités africaines est la même que celle des divinités romaines, grecques et hindoues. Leur source se trouve dans ce besoin qu'a l'homme de croire, à chaque âge de l'humanité, à l'existence d'êtres supérieurs et invisibles, qu'ils nomment lars, mânes, dieux, ancêtres ou saints... La vérité et la fidélité des faits sous une robe locale: telle a été ma seule préoccupation dans la reproduction de ces scènes burlesques dont j'ai été maintes fois témoin".

L'auteur de "Mimola" n'a plus rien écrit depuis la publication de cette œuvre intéressante. Il moisit depuis trente-deux ans dans l'obscur fonction de secrétaire-rédacteur du Sénat, occupé à recueillir les discours des autres, lui qui en aurait pu faire de si beaux! Nous déplorons amèrement les conditions matérielles et morales qui nous ont empêchés jus-

qu'ici d'avoir un théâtre national où cet acteur, à la voix puissante, au jeu ardent, aurait pu monter au plus haut sommet de son art, stimuler par son grand talent la verve inemployée de nos dramaturges, et porter sur la scène des tranches palpitantes de la vie haïtienne telle qu'il l'a lui-même observée.

Ville-Bonheur

Les palmistes sacrés de Ville-Bonheur sont, comme la Grotte de Lourdes, l'objet d'un culte profond de la part des pèlerins. Ils sont disposés par groupes dans un bas-fond, que domine une petite église rustique.

Ces arbres majestueux élèvent vers le ciel leurs flèches d'aiguilles. A leur base, autour des racines en saillie, sont amassées des pierres brunes enduites de cire brûlée, sur lesquelles on vient sans cesse allumer des bougies. C'est là que la Vierge-des-Miracles fit la première fois son apparition. C'est là qu'à travers ces « palmes » les pèlerins persistent encore à la voir. C'est là que des milliers de voix reconnaissantes ou sollicitieuses chantent ses louanges et glorifient son nom mille fois béni.

Assise, agenouillée ou debout à l'ombre des palmes, une foule innombrable est là réunie dans un pêle-mêle indescriptible. C'est le rendez-vous des pénitents et pénitentes. C'est la terre du bonheur, de la guérison, la ruche où bourdonne tout un essaim de misères et de souffrances. Sourds, muets, aveugles, paralytiques, épileptiques, ulcéreux, cancéreux, scrofuleux, lépreux, culs-de-jatte, manchots, hydrophiques, goitreux — ils sont tous là jetés comme les épaves sordides d'un naufrage. On y trouve toute la gamme des maladies humaines. Ici, un fichu noir cache une large plaie purulente à la place du visage; là, des crânes tondu par l'eczéma, des chairs en putréfaction. Ce sont des lamentations, des plaintes, des prières qui montent,

en un « hoin-hoin » formidable, confus et prolongé, vers ces branches qui semblent plutôt écouter la chanson amoureuse de la brise caressant leurs longues tresses.

Les cantiques se multiplient, s'entrecroisent. Chaque groupe chante un air différent. Toutes les notes se confondent. Et les scènes de *manger-les-âmes* se répètent interminablement. Des cercles se forment : une femme ou un homme est au milieu, qui titube, s'épuise en contorsions du visage et du corps, baragouine un jargon mystérieux, fait des prédictions néfastes, annonce la disette, la peste, la fin du monde. Et, chose bizarre! ces hallucinés se prétendent être Saint-Jean, Ste-Philomène, la Vierge-des-Miracles..

Toute la journée se passa en prières. Les trois pénitentes allaient tantôt à l'église tantôt au calvaire, pour revenir encore sous les palmes. Il avait plu dans l'après-midi. Rien n'est plus désagréable que la pluie à Ville-Bonheur. Une boue visqueuse et noirâtre vous fait trébucher à chaque pas. Force nous fut de rester dans notre réduit, les uns sur les autres, comme des moutons parqués. Le lendemain matin, des brouillards épais s'étendaient sur la colline, la vallée lointaine et le village. Un suaire immense nous enveloppait de tous côtés : on ne pouvait se reconnaître à deux pas. Les rayons du soleil ne tardèrent pas à soulever un à un les plis de cette robe flottante pour laisser voir la nature dans toute sa nudité..

On était au 15 juillet. Le quartier fourmillait de gens. Les chaumières étaient bondées de pèlerins. Albert et Léon, en allant se baigner à la rivière « Canotte », avaient passé du côté du marché. Là, des jeunes gens, garçons et filles, achetaient, buvaient du lait caillé, mangeaient des « grillos », des bananes frites dans les *couis neufs*. L'après-midi, le quartier avait pris un autre aspect. On faisait les préparatifs de la fête. Par ci, par là, on apportait des feuilles de cocotier et de

palmiste. On élevait des arcades dans les ruelles où devait passer la procession. Des dames et des messieurs de la capitale qui avaient obtenu de grandes faveurs de la Vierge dressaient de petits reposoirs sur les galeries. Le chef du quartier en habit militaire se démenait, allant de droite à gauche...

16 juillet ! La petite cloche carillonne allègrement, saluant le retour de la date sainte. Le quartier a pris son air de fête. Les soldats du 10^e régiment sont sur pied dans leurs uniformes flambant neuf. Les tambours battent aux champs : c'est le cortège du commandant de l'arrondissement de Mirebalais qui se rend à l'église. La ruelle conduisant à la chapelle est obstruée. On ne marche plus, on grouille. Le petit temple lui-même est sur le point d'éclater. On se presse aux portes, on se bouscule. Chaque femme tient sur le bras un paquet de feuillage. C'est un amalgame de robes de brabant, de mouchoirs bleus, de chapeaux de paille à larges bords.

Enfin, la procession s'ébranle. Le bedeau, affublé d'une misérable soutane qui ne lui va qu'aux genoux, ouvre la marche, tenant haut la croix. Le curé, les enfants de chœur et les chantres entonnent le *Ora pro nobis*. La niche de la Vierge richement ornée, portée à bras sur un brancard, est au milieu. Cette foule compacte fait l'effet d'un troupeau de brebis. Des milliers de voix chantent des airs différents : « Grâce, Marie, Grâce ! », « Palmiste sacré », « Vierge de Saut-d'Eau », « Vierge Immaculée », sont autant de cantiques en l'honneur de la Miraculeuse. Les clairons et les tambours mêlent leurs notes discordantes à ce charivari. De distance en distance s'élèvent au-dessus des têtes les paquets de feuillage qu'on agite fiévreusement, et toutes les voix crient ensemble : Miracle ! Miracle !...

Albert et Léon, pour mieux suivre l'évolution de la procession, étaient montés sur un tertre en face des « palmes ». Là, en effet, le spectacle était grandiose. Ils dominaient tout ce flot

humain qui descendait d'un côté et montait de l'autre, allant à l'assaut de la petite église perchée sur une éminence...

Albert et Léon étaient partis avant l'aube pour aller visiter la cascade. Les deux cavaliers avaient passé par un sentier tortueux, gravi une petite colline assez élevée vers le sommet. Arrivés sur la hauteur, ils furent grisés par les fortes senteurs d'une abondante végétation. Des jardins plantés de bananiers touffus, de cocotiers, de maïs, de canne à sucre, présentaient sous les premiers rayons du soleil une verdure éclatante. Des ruisseaux, s'entrecroisant dans tous les sens, charriaient sans bruit une eau limpide et moirée... D'énormes troncs, qu'étreignaient les serres maudites des « figuiers cannibales », évoquaient les minutes tragiques du sacrificateur de Neptune enlacé, lui et ses fils, dans les orbes immenses, des deux dragons de Ténédos... Il n'y a plus de route : on marche sous l'ombre épaisse des arbres éternellement jeunes, et les sabots des chevaux font clapoter l'eau des ruisseaux, où l'on voit flotter les racines échevelées des arbustes...

Nos deux voyageurs pénètrent dans un large enclos. Ils y aperçoivent, accroupi derrière un arbre, un petit paysan ; ils l'abordent et lui demandent de leur indiquer la route qui mène à la Cascade. Piérismé — c'était le nom de l'enfant — sûr qu'on allait lui donner un pourboire, se met aussitôt à courir gaiement devant les cavaliers. Ils arrivent bientôt à l'endroit où il faut faire pied à terre.

— Nous rivé, dit Piérismé.

— Eh bien, nous pas ouè Cascade-là non, répond Albert.

— Li lan descente-là. Min cé pou ous fait pied à tèr. Cé ti mone-là à pic, m'sié.

Ils attachent les chevaux, et, non sans quelque hésitation, descendent au fond d'une espèce de précipice. Enfin, ils sont en présence de la Cascade tant vantée de Saut-d'Eau. C'est

une merveille. Toute cette eau, tombant perpendiculairement d'une hauteur prodigieuse, provient des ruisseaux rencontrés sur la route. Et cet immense fossé qui sert de lit à la Cascade a été creusé, affirment les habitants de l'endroit, à la suite d'un éboulement survenu lors d'un lointain tremblement de terre. La vue en est splendide. Sous les reflets du soleil, chaque goutte est un rubis. Fouetté par le vent, chaque ruban d'eau se résout en poussière fine qui vient vous baigner le visage. Les gigantesques parois entre lesquelles tombe l'eau de la cascade sont flanquées de grosses pierres couvertes de mousses...

Antoine INNOCENT.

JUSTIN GODEFROY

1875-1907

Je ne connais pas de portrait de Justin Godefroy. Mais son image est restée si vivante en mon cœur, je la revois avec une telle intensité que je pourrais aisément, si j'étais peintre, reproduire sur la toile sa tête aristocratique d'Indien, ses traits anguleux et fins, ses cheveux noirs et lisses, ses yeux de dou-cœur rêveuse, ses lèvres minces qui s'écartaient souvent pour le sourire et parfois pour un rire frais et candide comme celui d'un enfant.

Quand nous décidâmes en mai 1898, sous l'œil fraternel de notre cher Massillon Coicou, de créer la petite revue littéraire *La Ronde*, nous étions tous bien jeunes: Pétion Gérôme, notre directeur, avait 22 ans, Damoclès Vieux 22 ans, Jules Dévieux 20 ans, Amilcar Duval 23 ans et moi-même, secrétaire de la rédaction, 21 ans. Et tous les autres du groupe initial et ceux qui vinrent plus tard se joindre à nous n'étaient guère plus âgés: les Félix Magloire, les Etzer Vilaire, les Edmond Laforest, les Charles Bouchereau, les Charles Lechaud, les Price-Mars, les Victor Boyer, les Seymour Pradel, les Charles Moravia, les Fernand Hibbert, les Probus Blot, les Maurice Brun. Et nous avions même nos benjamins: Clément Bellegarde, Clément Magloire, Nerva Lataillade, Constantin Mayard, celui-ci n'ayant que 16 ans quand il donna ses premiers vers à *La Ronde*. Mais Justin Godefroy qui avait, lui, 23 ans étant né à Port-au-Prince le 19 juin 1875, était notre aîné en sagesse, en maturité d'esprit, en perspicacité psychologique, en finesse de jugement et sûreté de goût.

Godefroy était professeur de lettres au lycée de Port-au-Prince: il n'y a aucun de ses élèves qu'il n'ait profondément marqué de son empreinte et qui ne se souviennent de son enseignement à la fois précis et souple, qui, tout en visant à

donner au jeune homme une exacte discipline intellectuelle, respectait l'originalité de sa pensée et les grâces spontanées de sa nature. C'était un classique de la pure lignée racinienne; mais son classicisme avait une telle plasticité que ses écrits donnent parfois l'impression d'une fantaisie échevelée à ceux qui ne savent pas saisir l'harmonie intérieure d'une pensée subtile et l'ordonnance rigoureuse dissimulée sous le désordre apparent des images.

Godefroy avait une vie intérieure intense. Il était constamment replié sur lui-même, attentif aux moindres pulsations de sa sensibilité, notant toutes les vibrations de son cœur, analysant tous les mouvements de sa conscience pour en chercher impitoyablement les mobiles les plus secrets. Et je ne sais pourquoi, en relisant quelques-unes de ses pages, je pense irrésistiblement à Freud ou, plus justement, au douloureux Marcel Proust. Et pourtant cet analyste, cruel pour lui-même, gardait intacte la fraîcheur de ses sentiments. Jamais je n'entendis ce jeune maître, habile à découvrir les fissures de la conscience et les mensonges de l'esprit, proférer une parole de méchanceté à l'égard d'autrui ni pousser un cri de colère au spectacle des vilénies et turpitudes dont notre vie politique semble être faite. Il était pauvre, comme nous tous du groupe, mais quelle pauvreté simplement et noblement portée! Il vivait en des temps de despotisme et de misère où l'expression d'une pensée sincère était considérée comme un crime. Professeur n'ayant pour nourrir sa famille et élever ses enfants qu'une maigre pitance — que le gouvernement oubliait très souvent de payer! — il gardait une dignité simple et une propriété de conscience qui se révélaient jusque dans sa tenue corporelle, nette et discrète.

Netteté et discrétion: telles étaient aussi les qualités de son esprit. Lorsque les camarades, excités par la controverse, n'arrivaient pas à s'entendre dans le fracas des contradictions et des exagérations coutumières à la jeunesse, on se retournait vers lui, et il disait le mot juste qui mettait fin à la discussion. Quand, bien souvent, on se laissait aller au découragement, criant que tout était perdu pour Haïti, Justin Godefroy, si dégagé d'ambitions personnelles, si détaché de toutes préoccupations égoïstes, intervenait pour remonter les âmes en

détresse qui cherchaient refuge à l'abri de sa sagesse. Et c'est ainsi qu'il écrivit *Pessimisme de Jeunes* pour montrer comment, sous l'apparent désabusement de la jeunesse, se cachait, suivant son expression, "une véritable concentration d'amour pour le pays et pour la race".

La majorité de notre groupe s'étant engagée dans l'aventure politique de 1902 à la suite d'Anténor Firmin, nous fûmes persuadés que notre choix était bon et que nous obéissions à la voix d'une conscience pure quand nous vîmes Justin Godefroy apporter spontanément à notre journal *L'Appel*, dirigé par le chevaleresque Seymour Pradel, un article où il affirmait sa foi dans le triomphe de la cause à laquelle nous avions donné nos cœurs et nos enthousiasmes...

Et le soir du 4 juillet 1907, nous apprîmes avec consternation que Justin Godefroy, pris d'une indisposition subite, était mourant. Nous courûmes à son chevet. Trop tard! Il était parti: à 32 ans! Parti avec cette discrétion qui était la marque de sa nature, parti sans pousser une plainte, sans proférer un cri de protestation, avec la pensée sans doute qu'il s'en irait tout entier et que son nom ne serait plus bientôt que de vaines syllabes qui s'entrechoquent, n'éveillant aucun écho dans les cœurs, aucune image dans les esprits. Mais non! Celui-là ne peut mourir tout entier qui a écrit *A ma fantaisie*, *Dans le Vague*, *Nocturne*, *Esquisse*, *La Mulâtresse*, *Renouveau*. Quand on relit ces pages de fine psychologie ou d'ample poésie, on sent toute l'immensité de la perte que fut pour les lettres haïtiennes la disparition prématurée de celui qui eût été l'un des plus grands écrivains d'Haïti si le temps lui avait permis de donner sa pleine mesure.

La mort de l'insecte

L'un de ces insectes verts aux longues pattes, appelés vulgairement *cheval-du-diable*, s'étant posé soudain devant moi, arrête ma pensée. La petite bête se met à sauter, donnant de temps en temps de la tête contre le verre de la lampe. Je l'observe, me demandant quel inconnu dans la flamme l'in-

trigue et l'attire. Que de curiosités doivent agiter son cerveau d'insecte! Elle voltige, avide, joue, tout à une évocation — il me semble — de choses obstinément fuyantes dont sont tendues ses fibres secrètes. Son corps mince palpète des étranges promesses sans doute par lesquelles la sollicite cette lumière. Quelle force donc, par le miroitement d'illusions inconcevables, la pousse à aller se brûler? Pas même le pressentiment du danger!... Je me dis qu'elle poursuit l'extase, et l'extase pour l'insecte, c'est l'absence dans la lumière. L'absence dans la lumière, quoi?...

Je songe, et brusquement saisis la pauvre bête et la jette dans la cheminée. Elle est maintenant sur le support en cuivre, les ailes à moitié brûlées, secouée de soubresauts. Je me penche, au guet de ses moindres tressaillements, heureux presque de leur écho en moi. Les ailes brûlées frémissent, les pattes s'élèvent, fébriles, s'abaissent, se tordent avec de petits crissements, se carbonisant. Je me penche, ayant la hantise de ce qui se passe là, insondable. Souffre-t-elle, non seulement de la chaleur qui désagrège sa chair, mais encore de quelque autre douleur non physique?

Il est assoupi d'angoisse, le petit insecte vert. Ses pattes lentement s'étirent une dernière fois. C'est l'absolue cessation de souffle et de mouvement, l'extrême béatitude, la mort...

Souvenirs

Voilà une heure peut-être que je suis là, regardant le papier qui porte ces seuls mots : *Lakataou fè kaou lan Guinin tendé*, la première phrase d'une nouvelle où je dois montrer, au début, des enfants « tirant des contes » aux pieds de leur mère, qui les écoute, souriante.

Ma pensée, repliée sur elle-même, se refuse à toute besogne,

mais l'effort constant à la contraindre a endormi mon trouble. Je ne ressens plus qu'un appétit de songerie. Je m'y abandonne, accoudé à la table, la tête dans mes mains.

Après la crise obscure de mes sens, il m'est doux de me livrer tout entier à ma rêverie, — cette rêverie imprécise, d'une teinte morose, où l'on est plongé dans une somnolence agréable, ne pensant presque pas. L'esprit s'est envolé tout au fond du cœur, s'est perdu dans un monde de souvenirs qu'il réveille et qui forment autour de lui une atmosphère de sensations éprouvées, où il flotte avec bonheur. Et, ainsi que les feuillets des livres où l'on a enfermé des pétales de rose, cet amas de trésors intimes subitement remués exhale un parfum saisi par l'âme et qui vous pénètre de volupté, — volupté exquise et discrète.

Avec quel charme ils reviennent, ces souvenirs qui ramènent les meilleures parties de nous-mêmes laissées le long des années ! Ils bercent d'une tristesse vaporeuse, analogue à celle qui s'empare de nous, souvent, au fond des bois, lorsque le vent nous apporte presque effacé un chant lointain au rythme plaintivement monotone.

Je voudrais surtout revivre mes années d'enfance, retrouver la mémoire des rêves dont je peuplais l'avenir, ressusciter tout ce qui s'agitait alors d'ignoré en moi, reconstituer complètement dans un prodige de souvenance mon âge tendre avec ses craintes, ses douleurs et ses joies, les impressions de mon âme se débarrassant de ses langes, obéissant aux moindres souffles. Je voudrais — l'ombre où ils sont plongés se dissipant devant je ne sais quelle clarté intime — me rappeler mes sentiments chers, mes illusions, mes croyances naïves, à cet âge heureux du rire toujours frais, de la gaieté insouciant, où les pleurs sèchent vite, où l'âme fait la moue aux chimères évanouies, d'autres ne cessant de miroiter...

Esquisse

La nature était lente à se réveiller. De légers nuages roses finissaient de s'effacer au levant presque lumineux déjà. Et c'était cependant le silence de la nuit, sur le champ frissonnant et vert. Les choses encore plongées dans le rêve obstiné qui chaque soir donne leur âme entièrement à l'obscur, tout bruit s'étendait comme dans une solitude, étrange de ce mystère de résonance dont le charme nocturne si mélancolique est sensible surtout à la campagne. Le murmure des cannes sous le vent du matin semblait se perdre dans de l'ombre. La forêt de tiges commençait tout près de la maison. Les longues feuilles se balançaient mollement, à regret, heureuses de quelque songe d'attitude reposée, de ligne calme que contrariait l'approche du jour.

Ce fut l'impression de Germaine qui venait de sortir après s'être arrêtée un moment, surprise de la douceur du paysage. Elle avait toujours trouvé le champ de cannes banal, et depuis quinze jours qu'elle était dans ce coin de la vaste habitation Despuzeaux, pour la première fois elle n'avait pas attendu que le soleil fût haut avant de quitter sa chambre.

Elle prenait son café au lit, où, souvent, elle restait fort tard, malgré sa tante qui la croyait travaillée d'un chagrin. Ayant, afin de pouvoir la consoler, usé vainement des ingénieuses questions qui amènent les confidences et font surprendre les secrets, elle l'exhortait à courir les bois dans la joie du matin. Germaine souriait et promettait, ou bien, quand sa tante insistait : « La verdure et la gaieté m'ennuient », disait-elle. Et vraiment, elle semblait n'aimer que l'ample monotonie des soirs et le bruissement des maïs plantés dans un enclos voisin. La sécheresse les avait brûlés, et c'était tout le long du jour une envolée de sons grêles qui, se mêlant, emplissaient les

alentours. A midi, alors qu'il n'y avait pas de nuage, ils étaient — dans la lumière incandescente et sous le ciel bleu — d'un ton roux qu'elle prenait plaisir à regarder. Le soleil disparu derrière les arbres et le vent apaisé, elle s'en allait entendre le souffle de la nuit essayer tout bas ses harmonies dans les tiges jaunies.

Germaine ne revenait qu'avec l'obscurité et passait la soirée, étendue sur une natte, en songeant que la nature est triste et qu'elle nous conseille la mort dès que nous sommes en peine. Aussi ce matin fut-elle étonnée de se sentir l'âme sympathique à la verdure comme à une chose familière. Elle s'en emplit les yeux : cela lui donna du bien-être. Elle était sortie si tôt pour s'empêcher de penser à un jeune homme aux yeux hardis qu'elle avait rencontré à son dernier bal. L'obsession de ce souvenir l'avait tenue tout le temps éveillée, les nerfs tendus...

Justin GODEFROY.

SEYMOUR PRADEL

1875-1943

Né à Jacmel le 10 juillet 1875, Seymour Pradel devint le plus jeune exilé haïtien quand, après le meurtre de son père innocent au milieu des représailles violentes qui suivirent la prise de sa ville natale fidèle à Boyer-Bazelais, sa famille se vit obligée de se réfugier à la Jamaïque.

Il fit ses premières études au collège qu'avait fondé à Kingston M. Camille Bruno. Lorsqu'il revint en Haïti, il entra au lycée Pétiou où son arrivée produisit une véritable sensation : Seymour Pradel, qui portait encore des pantalons courts, était d'une très belle force en français et en mathématiques mais il ne savait pas un mot de latin et de grec, matières exigibles en ce temps-là de la Sixième à la Philosophie. On le mit en « observation » en Seconde, et, à la fin de l'année scolaire, il s'était élevé dans la connaissance de ces deux langues à la hauteur de ses brillants camarades, les Mirabeau Drice et les Pauty. Il avait d'ailleurs sur eux l'avantage de parler parfaitement l'anglais et l'espagnol.

Nommé répétiteur et bientôt professeur, ce « scientifique » enseigna avec bonheur au lycée les lettres gréco-latines, donnant ainsi raison à ceux qui soutiennent, avec Marcel Prévost, que « c'est à partir de la 3^e ou de la Seconde que les jeunes gens, désireux de cultiver les langues mortes, peuvent s'y adonner de façon plus approfondie et arriveront à se les assimiler d'une manière beaucoup plus rapide. »

Pradel fut, avec ses anciens condisciples Justin Lhérisson, Mirabeau Drice, Pauty et W. Bellegarde, l'un des fondateurs de La Jeune Haïti, où il publia des articles de critique littéraire, des nouvelles et des vers. Il collabora ensuite à La Ronde, à Haïti Littéraire, à l'Essor, à toutes les revues qui sollicitaient le concours de son talent multiple et varié. Sous

le pseudonyme de Jean Ribien il apporta sa prose mordante au quotidien *Le Soir de Justin Lhérisson*. Et pendant l'ardente campagne présidentielle de 1902, il créa *L'Appel* où il groupa autour de lui une équipe enthousiaste, toute dévouée à la cause d'Anténor Firmin.

Amoureux de Racine, il donna à l'Alliance française et à l'Ecole Normale d'Institutrices des entretiens d'une rare qualité sur les « femmes de la tragédie racinienne ». Epris de musique, il prononça au Cercle Bellevue des conférences sur « la musique et les musiciens haïtiens » et fut ainsi le premier à révéler au grand public le jeune Ludovic Lamothe. Passionné de science, il prôna dans des articles remarquables l'Ecole libre des Sciences Appliquées, où il enseigna pendant plusieurs années, sans rétribution, et dont il assura plus tard l'existence, quand il devint membre du gouvernement, en lui faisant accorder par l'Etat l'immeuble de l'ancienne Fonderie nationale pour l'installation des services et ateliers de cette institution d'initiative privée, — l'unique pépinière d'ingénieurs haïtiens. Il fut aussi l'ami précieux de la Polyclinique-Péan et aida de ses deniers personnels le Laboratoire de Parasitologie et d'Hématologie clinique du Dr Léon Audain.

Pendant qu'il enseignait les lettres au lycée, Pradel s'était inscrit à l'Ecole de Droit. Ayant brillamment passé son examen de licence, il fut commissionné avocat. Et alors vint l'aventure héroïque de 1902, où ce professeur et écrivain se fit une réputation de bravoure exceptionnelle. Il suivit en exil Anténor Firmin et retourna quelques années plus tard en Haïti pour s'associer à M^e Auguste Bonamy, qui tenait l'un des plus importants cabinets d'avocat de Port-au-Prince. Et c'est ainsi que Seymour Pradel trouva tout de suite l'occasion de se placer au premier rang des orateurs du barreau en présentant, à côté de Michel-Oreste et d'Edmond Léspinasse, la défense de l'un des principaux accusés du fameux procès de la Consolidation.

Ministre de l'intérieur sous Tancrède Auguste et sous Michel-Oreste, Seymour Pradel fut élu sénateur aux libres élections de 1930 et manqua de très peu d'emporter l'élection présidentielle de novembre de cette année.

Seymour Pradel a prodigué sa générosité à toutes les œuvres d'utilité sociale et d'intérêt national. De cette générosité je ne

veux citer que le trait suivant : ministre de l'instruction publique en 1918, j'allai le trouver et lui dis simplement que j'avais besoin de son aide pour sauver le lycée Pétiou, notre alma mater, dont la situation était lamentable. Cet ancien ministre, cet avocat surchargé de besogne accepta de tenir pendant deux ans — naturellement sans rétribution — la chaire de rhétorique de notre vieil établissement!

Pradel a été l'enfant prodige de la littérature haïtienne. Il a dispersé dans des feuilles et revues introuvables sa prose et ses vers, comme un richard qui jetterait par la fenêtre ses plus purs joyaux. Ses amis le pressaient — depuis longtemps et sans succès — de recueillir ces richesses éparses et d'en tirer quelques gerbes qui pussent faire connaître aux générations de l'avenir l'effort prodigieux accompli, dans la joie d'une production abondante et aisée, par cet homme politique, qui se trouva être à la fois un critique philosophe, un poète sensible et un journaliste vigoureux.

Il est mort à Port-au-Prince le dimanche de Pâques, 26 avril 1943.

La culture scientifique

Jamais à aucune époque que pendant les cinquante dernières années du siècle qui vient de finir, la science ne fit plus de progrès et ne contribua, par un développement plus rationnel, aux transformations du monde dans le domaine économique et social, dans le domaine de la pensée spéculative et dans celui de la vie active. Par des procédés rigoureux et précis, les savants ont arraché du sein de la mystérieuse nature quelques-unes des lois qu'elle y tenait jalousement cachées depuis tant de siècles. L'humanité a fini par dompter les grandes forces physiques et par en faire les esclaves dociles de son évolution : elle marche, le mystère recule...

Les manifestations les plus insensibles de l'existence des sociétés et de la vie des individus sont étudiées, classées, cata-

loguées. On amasse des faits : ou en cherche et découvre les liaisons. On bâtit des hypothèses; on essaie des généralisations, les unes ingénieuses, d'autres profondes, mais toutes reposant sur les expérimentations les plus contrôlées.

Comment ne pas admirer cet enfantement prodigieux de la pensée, cette éclosion d'admirables théories qui toutes ont fait faire un pas au monde? Des transformations dans la science ont apporté des transformations dans la vie. Voyez. Sous la poussée des sciences biologiques, naturelles et physiques, les conditions de la vie organique et de la matière sont mieux connues. Sous la poussée des sciences sociales, il entre dans les relations des hommes plus de solidarité et de justice. La vie économique, elle aussi, se transforme par la science, qui a accepté de descendre des hauteurs de la spéculation pure pour se mêler aux nécessités de l'application, de sortir du silence et de la solitude du laboratoire pour entrer dans la fournaise de l'activité humaine, où, par des procédés à la fois simples et perfectionnés, elle est parvenue à diminuer l'effort, à soulager les bras de l'ouvrier en même temps qu'elle le relève et fait de lui un des facteurs les plus puissants de la civilisation.

Tout s'enchaîne vraiment ici-bas, et il est remarquable que l'évolution scientifique, entraînant à sa suite une transformation des conditions vitales, a conduit à une révolution économique et sociale et que ce siècle, qui est le siècle de la science spéculative, se trouve être aussi celui des applications scientifiques et des expériences sociologiques.

Ce mouvement emporte le monde : un peuple, sous peine de disparaître, n'a pas le droit d'y rester étranger. Aussi devons-nous admirer et aider tous ceux qui, par leur effort, tendent à nous y jeter, à nous arracher de notre somnolence bientôt séculaire, en semant parmi nous de nouvelles forces et de nouvelles idées, en créant pour nous des œuvres utiles,

capables de donner à notre vie une direction plus sérieuse et de nous entraîner dans le grand courant scientifique des nations modernes...

Notre pays — on a souvent fait cette remarque — est pauvre en hommes pratiques. Il s'agit de bien s'entendre sur la valeur de ce mot. Je ne veux pas, naturellement, parler ici de ces gens qui, par une peu louable habileté, mènent fort mal les affaires des autres pour mener fort bien les leurs et qui, par des moyens inconnus ou trop connus, inavoués et inavouables, arrivent trop facilement à la fortune. A ce point de vue, notre milieu est plus fertile que je ne voudrais en gens pratiques. Mais je comprendrais volontiers sous cette désignation les hommes qui, à la suite de réelles connaissances acquises, techniques et spéciales, sont capables de se conduire eux-mêmes, de se créer des moyens de travail sans se ranger sous la bannière commode du fonctionnarisme et de la bureaucratie, de se jeter, sans s'y trouver dépaysés, dans les ateliers, dans les usines, dans les exploitations agricoles, qui seraient des producteurs de richesses et non des consommateurs de la fortune publique.

Sont-ils légion, de pareils individus? Si nous jetons les yeux autour de nous, nous verrons que la classe la plus nombreuse est, sans contredit, celle des politiciens: ce sont des parasites, qui vivent des autres parce qu'ils ne peuvent pas vivre par eux-mêmes...

Dans un beau livre sur *l'Education intellectuelle, morale et physique*, Herbert Spencer se demande quelle est la fin d'une éducation rationnelle. Elle aurait pour but, à son avis, de nous rendre plus aptes à vivre d'une vie complète. Chaque étude sera bonne en proportion de son utilité relative au regard des cinq fonctions entre lesquelles se partage la vie ;

physique, professionnelle, domestique, civile, esthétique. La meilleure éducation sera celle qui comprendra un plus grand nombre de semblables études et qui les organisera mieux. Ainsi, il faut savoir donner le pas dans l'éducation au savoir profitable sur le savoir de luxe.

L'utilité, en vue de l'expansion large de toute notre nature : voilà la pierre de touche pour l'estimation des différentes sortes de savoir. L'éducation doit donc tendre à nous rendre la vie plus complète. Quel est le savoir utile, c'est-à-dire le plus propre à atteindre la fin que se propose l'éducation? Herbert Spencer n'hésite pas : c'est la culture scientifique. Et de fait, d'après ce philosophe, tout est suspendu aux sciences : la vie du corps par l'hygiène, l'entretien et les moyens de subsistance; la vie de famille par le gouvernement matériel et moral; la vie politique par la notion juste du milieu social; la vie esthétique, enfin, par l'appréciation des œuvres de l'art comme par leur production... Et, vraiment, « si l'on voit comme les sciences sont utiles à la direction, combien, en enseignant l'effort patient de la recherche et l'indépendance rigoureuse de l'esprit, l'humilité du doute et la soumission respectueuse à la vérité, elles nous forment à une excellente discipline à la fois intellectuelle et morale », vous comprendrez tout ce qu'il y a de saisissant dans la thèse de Herbert Spencer et combien le savoir positif et la culture scientifique, introduits chez nous, pourraient nous servir non seulement à « vivre » mais à « bien vivre »...

Il serait cependant à craindre que l'enseignement exclusivement scientifique n'aboutît à une sécheresse de cœur, à une « sympathie languissante pour les choses de la conscience et de l'art », et que la culture scientifique, par le seul acquis du savoir positif et par l'utilitarisme empirique, n'aidât insuffisamment la jeunesse à comprendre le bien et le beau et à

conserver assez d'enthousiasme pour se laisser aller à l'attrait des choses supérieures et désintéressées.

Ce qui est souhaitable, c'est que les deux cultures — esthétique et utilitaire — vivent côte à côte. Elles équilibreraient nos facultés. Elles nous permettraient de résoudre la difficulté suprême, celle « d'accorder les besoins de notre conscience et de notre cœur avec les exigences de la vie moderne si compliquée », avec la nécessité et la concurrence des intérêts, avec les besoins très nombreux de la société haïtienne, enfin avec la recherche du bien-être matériel qui est l'un des éléments essentiels du bonheur, dont « le désir est impérissable en nous »...

Seymour PRADEL.

(*La Ronde*, avril 1902)

AMILCAR DUVAL

1875

Amilcar Duval est né à Port-au-Prince le 17 octobre 1875. Il fit ses études secondaires au lycée Pétion. Inscrit à l'École de Droit de Port-au-Prince, il y passa brillamment son examen de licence et fut commissionné avocat en 1902. Après un court passage dans l'enseignement, il entra au ministère des relations extérieures où il fut nommé, en 1904, chef de bureau et, plus tard, chef de division. Il fut secrétaire de la Légation d'Haïti à Washington, à Paris, passa ensuite à Rome où il remplit pendant plusieurs années les fonctions de chargé d'affaires et de consul général. Revenu à Port-au-Prince, il fut nommé chef du protocole.

M. Sténio Vincent, président de la république, nomma Amilcar Duval, en 1930, juge au Tribunal de Cassation et fit de lui, ensuite, le chef de son cabinet particulier. M. Duval a été ministre de l'intérieur puis ministre de la justice jusqu'en avril 1941.

*Nous avons été six à former le noyau central de notre petite revue *La Ronde* fondée en mai 1898 : Pétion Gêrôme, Justin Godefroy, Damoclès Vieux, Jules Dévieux, Amilcar Duval et moi-même. Amilcar Duval fut chargé de l'administration de la revue... et de la chronique.*

Nous entendions faire de la chronique la partie la plus attrayante de notre publication: elle devait être pimpante, spirituelle, légère et profonde à la fois. Et Duval paraissait avoir été créé et mis au monde pour cet emploi. Son esprit pétillant pouvait toucher à tous les sujets, même les plus graves, et les habiller de gaieté gracieuse. Et c'est tout cela qu'il versa dans ses chroniques mensuelles où éclate un rire franc, salubre, malicieux sans méchanceté, souvent attendri. Il ne se confina pas dans ce rôle assez étroit de chroniqueur: les contes et nouvel-

les qu'il a donnés à *La Ronde* sont pleins de fraîcheur et de vie.

Amilcar Duval a continué à écrire des contes. Sous ce titre: Le Miroir trop fidèle, il a préparé un recueil qui fut imprimé en 1933 par les soins des Editions de la Revue Mondiale et qui, pour je ne sais quelle raison, n'a pas été mis en circulation: les nouvelles réunies dans ce volume décrivent avec une particulière vivacité les mœurs et coutumes familiales, politiques, militaires et policières du peuple haïtien. Elles sont de la même veine que la « Famille des Pitite-Caille » de Justin Lhérisson. C'est pourtant le genre dramatique qui a le plus attiré Duval. Outre une comédie en trois actes Etapes, dont un fragment parut dans le numéro extraordinaire de La Ronde d'octobre 1899, il a publié en 1927 dans sa revue « L'Oeuvre » une grande pièce, Un Cas de Conscience, et dans le journal La Presse, en 1929, Pour Elle, une émouvante comédie de mœurs haïtiennes qui mériterait d'être portée sur la scène, où elle obtiendrait certainement le plus vif succès.

La veillée

Histoire de Zombis

La veillée, — que de souvenirs pour moi dans ce mot! C'est d'abord le vieux père Macabre, avec ses longs cheveux tout blancs, ses épaules voûtées, son inséparable bâton, son « troisième pied » ainsi qu'il l'appelait mélancoliquement, et puis, ses contes étranges, qui lui avaient valu son surnom; c'est ensuite ma tante Lélia, sa longue maladie, sa mort et la veillée...

Cette nuit-là, je m'en souviens, on était une vingtaine au plus sous la vaste tente dressée pour la veillée. Il était environ deux heures. De rares bougies brûlaient encore, ne jetant plus qu'une très faible lumière qui faisait danser sur les murs gris de la maison les ombres grêles des arbres d'alentour. Une lassitude douce flottait dans l'air. Sur tous les visages se lisaient la fatigue et le besoin de sommeil. Déjà même

toute conversation avait cessé. Les veilleurs un à un s'étaient endormis. Seul maintenant le ronflement lent de quelques poitrines enrhumées troublait le silence lourd de la nuit.

Mais, tout à coup, on ne sait d'où, voilà qu'il part un grand cri. On se réveille en sursaut, pêle-mêle, chacun questionnant son voisin. En un rien de temps, le bruit avait couru qu'il venait de passer un revenant, un *zombi*.

Il y eut du côté des hommes quelques rires sceptiques et gouailleurs, tandis que les femmes avec terreur se signaient rapidement. Je vois encore la tête de gamin poltron que je fis alors, pendant que je me blottissais, tremblant, entre les jambes tremblotantes du vieux père Macabre.

— C'est l'âme de la morte, dit d'un air convaincu quelqu'un qui traversait juste à ce moment le groupe des veilleurs.

— Allons donc! — releva avec une supériorité dédaigneuse un monsieur, qui fumait nonchalamment son cigare, assis à califourchon sur une chaise. Ce sont des contes pour effrayer les enfants. Des zombis! Est-ce qu'il en existe, des zombis?

— Bien sûr, affirma le père Macabre, bien sûr qu'il en existe. J'en ai vu, moi, des zombis!

— Vous en avez vu, le vieux? Hé, là... Tant mieux alors, dit en ricanant l'homme à califourchon. Vous nous conterez ça. Ça nous amusera peut-être.

— Oui, oui, contez-nous ça, père Macabre, — réclama l'assistance d'une voix unanime.

Il y eut un silence de curieuse attention. Une femme, à cet instant, sortit de la maison avec des bougies qu'elle alluma et colla, partie aux poteaux, partie aux dossiers des chaises vides. Puis, elle ajouta, venant prendre place sur un banc près du vieillard :

— Oui, c'est vrai, contez-nous l'histoire, père Macabre.

Toutes les oreilles se tendirent. On fit cercle autour du vieux, et il commença son récit, après s'être bien assuré la voix par un « hum ! hum ! »

— Oui, mes enfants, il y a des zombis. Vous allez le voir.

Il y a de cela à peu près vingt ans, je me trouvais à Beaumont. Beaumont est un joli hameau, sis à quelques lieues de Port-au-Prince, au pied d'un morne vert, que caresse continuellement une mer toujours amoureuse. Le cimetière du lieu n'est pas un enclos officiel, à la manière de celui d'ici. Point de grilles noires, de murailles blanchies à la chaux, de tombes monumentales, qui l'indiquent au passant étranger. C'est une simple savane abandonnée où des tertres solitaires, disséminés parmi les lianes sauvages, cachent jalousement les morts du village. Un sentier tortueux, bordé de rares acacias rabougris, y conduit tristement. Au reste, le jour comme la nuit, on y peut circuler sans encombre. Rien ne vous le défend. Aux environs sont éparpillées, au hasard, quelques cases blanches au toit de paille. Leurs habitants — des paysans qui sont nés et ont grandi là, dans la compagnie de ces tombes — veillent fort avant dans la nuit et se couchent le plus souvent à la belle étoile, ne s'inquiétant nullement des morts, leurs voisins.

Une affaire d'argent m'avait conduit à Beaumont et retenu plus longtemps que je ne pensais chez mes hôtes. Suivant en ceci la coutume du lieu, je me couchais, moi aussi, en plein air. Le soir venu, j'attachais mon hamac aux premiers poteaux rencontrés et, comme un vrai soldat, je m'endormais heureux, ayant pour unique couverture le dôme étoilé du ciel bleu. Or, une fois, tandis que, allongé dans mon hamac, je m'abîmais dans mes réflexions, un bruit étrange fixa tout-à-coup mon attention. C'était un murmure lointain de voix traînantes et nasillardes, quelque chose de semblable au bourdonnement prolongé d'un énorme essaim d'abeilles.

— Diable ! — murmurai-je, tout en me mettant sur mon séant. D'où peut venir ce chant, à pareille heure ?

Il était en effet minuit passé. Tous les voisins dormaient, et dans les environs, aucune danse, aucune veillée.

Je prêtai l'oreille, cette fois plus attentif. Le chant nasillard partait du cimetière. Il montait lent, monotone, triste, dans la nuit calme, en des notes plaintives et douces, voilées à certaines minutes par la brise soufflant de la mer. Intrigué, je quittai ma place et allai me poster derrière un gros manguier, sur la route, à quelques pas des cases. Aussitôt, comme si l'on avait deviné ma présence, le chant cessa brusquement. Au même instant, je vis un grand feu bleu sortir d'une petite tombe carrelée de lambis qui luisaient sous la clarté de la lune. Ce feu voletait dans l'espace en zigzags multicolores, dessinant sur le fond clair du ciel des arabesques fantastiques, très drôles. A contempler ce spectacle, une frayeur vague, insensiblement, m'avait gagné. La curiosité cependant fut chez moi plus forte que la frayeur. Dominé par le désir de savoir, je ne quittai pas mon poste. Il me fallait à tout prix pénétrer ce mystère.

— Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? — me disais-je. Suis-je en présence d'un revenant ?

Une minute, deux minutes, puis cinq, puis dix passèrent, et je n'avais pas bougé de ma place. Savoir ! Il me fallait savoir !...

Le grand feu bleu continuait toujours ses dessins bizarres sur le fond clair du ciel. Soudain, il me sembla voir les lambis de la petite tombe se soulever insensiblement et la tombe elle-même lentement s'entr'ouvrir comme pour livrer passage à un être invisible. Était-ce un rêve ? A plusieurs reprises, je portai les mains à mes paupières comme pour en chasser quelque chose de gênant, — le sommeil peut-être. Mais il n'y avait pas de doute : je ne rêvais pas. Et la vision toujours persis-

tait, plus nette, plus précise maintenant. De plus en plus intrigué, je tendis le cou, haletant, écarquillant les yeux, retenant mon souffle. Tout d'un coup, une masse informe troua la petite fosse et se dressa, gigantesque, sous mon regard. Et voilà qu'en la regardant bien j'en vis sortir distinctement deux mains, deux bras, deux jambes, une tête, — tout cela nu, osseux, un squelette enfin. Les longs bras décharnés se tendaient vers moi, suppliants. Les dents, oh ! les dents ! Elles luisaient, blanches, dans la nuit claire.

Ah ! mes enfants, je n'oublierai jamais le quart d'heure que je passai alors. Tout mon sang n'avait fait qu'un bond de mon cœur à ma tête. Je vis noir. Il me semblait avoir dans les oreilles le carillon de toutes les cloches du globe. Malgré tout je ne bougeai pas de ma place. *Était-ce peur ? Était-ce curiosité ?* Je ne sais. Toujours est-il qu'accroupi derrière mon manguier, je ne quittai pas de l'œil le grand squelette blanc. Je le vis grandir, grandir démesurément, atteindre le ciel de sa tête osseuse, puis se rapetisser lentement, lentement, jusqu'à se confondre avec les lambis de la fosse.

Ce manège réitéré piqua ma curiosité. Je mis plus d'attention à observer cette chose étrange, uniquement d'os, et qui se mouvait, là, devant moi. Tantôt elle prenait la forme colossale d'un pilier énorme qui soutiendrait à lui seul le ciel tout entier, tantôt ce n'était qu'un simple caillou luisant dans la nuit comme un œil de feu. Cela continua ainsi environ cinq minutes. A la fin, lassé de cette répétition des mêmes poses, et, peut-être aussi enhardi par la peur, je criai : — Hé, là-bas, qu'est-ce que vous faites donc là ?

Un grand éclat de rire, quelque chose comme le broiement sec d'un million d'os, répondit à mon cri. Puis, plus rien : le grand squelette blanc avait disparu.

Ce que je fis alors, ne me le demandez pas. J'avais complè-

tement perdu la faculté de comprendre. Je ne me rappelle que ceci : le lendemain, j'avais quitté Beaumont... Après cela, mes enfants, soutenez encore qu'il n'y a pas de zombis.

Et le père Macabre se tut, les bras croisés sur sa poitrine, dans une muette et grave interrogation. Le cercle, machinalement, s'était rétréci. Il y eut un long silence. Puis, l'homme qui fumait, jeta son cigare et lança d'une voix méprisante :

— C'est comme je vous disais, mes amis. Tout ça, c'est des contes pour faire dormir les enfants.

Et, m'apercevant qu'il le regardais, étonné, presque avec admiration, il répéta, en me tapotant familièrement la joue :

— Oui, mon petit, c'est tout cela des contes pour t'effrayer. Il n'y a pas de zombis !

Amilcar DUVAL.

PETION GEROME

1876-1902

Le matin du 7 février 1902, un bruit sinistre se répandit dans Port-au-Prince et secoua tout le peuple d'une émotion douloureuse: Pétion Gérôme venait de mourir...

Qu'était-ce que ce Pétion Gérôme, qui faisait ainsi déferler vers sa modeste maison du Bel-Air un flot interminable non seulement d'amis intimes mais de gens de toutes classes, que la nouvelle de sa mort avait plongés dans la stupeur et dans la peine? Ce n'était ni un ministre, ni un sénateur, ni un banquier, ni un grand personnage de la magistrature, du barreau ou de la diplomatie: c'était un tout jeune homme — 26 ans! — que seuls son talent, l'élévation de sa pensée et la pureté de sa vie avaient imposé à l'admiration de tous.

Né à Port-au-Prince le 14 juin 1876, Pétion Gérôme avait fait ses études secondaires au lycée Pétion, puis était devenu professeur de lettres au Collège-Louverture dirigé par M. L. C. Lhérisson. Réunis par la fraternelle sollicitude de Massillon Coicou, président de l'Association Nationale du Centenaire de l'Indépendance Haïtienne et fondateur du Cours du Soir pour Adultes, les amis de Gérôme créèrent le cercle L'Emulation dont il fut le président, de même qu'ils lui confièrent la direction d'un petit journal Le Bronze, qui défendit avec ardeur en 1897 le cabinet Firmin-Ménos. Quand ses camarades fondèrent La Ronde en 1898, ils remirent entre ses mains les destinées de cette petite revue, qui contient presque toute son œuvre littéraire: études critiques, chroniques, conférences, poésies.

Dans le numéro de «La Ronde» du 15 février 1905, en grande partie consacré à Pétion Gérôme, Félix Magloire raconta ses émouvantes funérailles; Seymour Pradel décrivit sa courte et lumineuse vie; Clément Magloire vanta sa fierté;

Fernand Hibbert loua son «intelligence délicate et cultivée»; Probus Blot et Charles Moravia lui dédièrent des vers touchants; Constantin Mayard, en un sonnet plein de tendresse, apporta à la jeune fiancée, dont cette mort brutale avait brisé le cœur, l'hommage de notre sympathie éplorée. Et moi-même, qui prenais la place de Gérôme à la direction de La Ronde, j'écrivis cette courte note où j'essayai d'enfermer toute la douleur de notre âme:

«Nous venons d'être frappés au cœur. Celui à qui spontanément nous avions confié la direction de notre chère petite revue, parce que nous aimions son caractère loyal et admirions son vigoureux talent, est mort. Et cette mort nous est à ce point douloureuse qu'elle ne nous permet même pas de dire aujourd'hui, en détail, quelle place, désormais vide, Gérôme occupait dans nos cœurs et quelles brillantes espérances s'évanouissent avec l'auteur de tant de pages vibrantes, où l'élévation de la pensée s'allie à la beauté marmoréenne de la forme.

«Ce que fut notre ami, l'un de nous vous le dira lorsque, sa douleur amortie par le temps, il pourra rappeler les étapes d'une carrière qui, pour avoir été courte, n'en est pas moins honorable et digne d'arrêter le regard des historiens futurs de la pensée haïtienne.

«La vie de Gérôme fut une noble leçon de fierté sans morgue et d'indépendance sereine. Et ses funérailles, simples et belles, resteront comme la récompense d'une existence tout entière consacrée à l'Art et à la Vertu.

«Gérôme avait compris que hors de nous il existe certains principes supérieurs auxquels l'homme doit se soumettre, sous peine de déchéance irrémédiable, et il y conforma sa conduite sociale. Il portait sous son vaste front un grand rêve de résurrection nationale, et sa douleur fut immense de constater la distance incommensurable qui séparait la Réalité triomphante de son haut Idéal. Sa souffrance pourtant fut silencieuse comme celle des Stoïciens antiques, et il est mort sans que sortît de sa bouche le cri suprême qui eût clamé la détresse incurable de son âme».

Littérature haïtienne et littérature russe

Bien qu'en principe tout rapprochement de cette nature soit forcément arbitraire, je me permettrai d'avancer que la littérature haïtienne, quand elle aura atteint son degré normal de développement, rappellera, en une certaine mesure du moins, la littérature russe.

L'âme slave, elle aussi, est souffrante. Elle aussi, elle est travaillée de l'idéal de son émancipation, nourrissant en même temps un beau rêve mystique et guerrier. Le moujik, perdu dans les glaces des steppes et qui s'en va, chargé de larmes et de faim, nous représente dans une perspective pas trop lointaine l'histoire de souffrance et de vexation de notre courageux peuple de paysans, taillables et corvéables...

Léon Tolstoï a des pages d'une effrayante vérité sur les misères des classes populaires russes. Mais le comte Tolstoï est un chrétien : un souffle d'évangélisme très large circule à travers toutes ses pages et la loi du sacrifice y est élevée à la hauteur d'un enseignement biblique. Qu'il nous naisse demain un vigoureux talent et une âme ardente et fière, et nous comprendrons tout le sens des terribles colères de l'âpre et sombre révolté qu'est Fédor Dostoïewski...

Voilà donc deux peuples aux antipodes, présentant deux tempéraments d'une grande ressemblance; deux littératures dont l'une, trop incomplète, n'est pas arrivée comme l'autre à la maîtrise du verbe pour l'originale expression de ses motifs d'angoisse...

Cet état de conscience revêt aisément un caractère particulier : le symbole. Le symbolisme est la forme littéraire et artistique la plus capable d'êtreindre la réalité et de nous la rendre à ce point saisissante que, par delà, nous voyons se

lever les grandes lignes des perspectives. C'est aussi bien souvent la littérature du Désespoir...

Naguère encore, dans une nouvelle, Jules Dévieux nous tenait haletants sous le récit d'un drame d'une poignante réalité. C'était l'histoire d'une brave famille de paysans qui, après toutes sortes de peines, avaient vu leurs efforts stérilisés et leurs espoirs toujours vaincus. Et le poème de la terre — de la terre haïtienne — se déroulait à nos yeux effrayés dans toute la cruauté de sa redoutable énigme. Ce mari, cette femme et cet enfant, groupe de détresse debout dans les sillons frappés de mort, et qui fredonnait comme un air de délivrance le chant du retour en Afrique; c'était aussi la plainte désespérée de l'âme nationale qui, lasse d'efforts avortés, incapable de nouveaux élans et de nouvelles duperies, entonnait l'hymne funèbre de son anéantissement.

Un poète — dont le nom restera — touché des conditions d'existence de toute une jeunesse, entreprend d'exprimer la douloureuse histoire de ses rêves brisés. Et M. Etzer Vilaire nous apporte les *Dix Hommes noirs*, symbole magnifique et sombre où passe, en des frissons lugubres, un souffle héroïque de la mort...

La Jeunesse a besoin d'action

Il y a dans l'Iliade une épithète de nature qu'Homère accorde souvent à la terre et qui est profonde de vérité. Lorsque l'aède est en présence de germes puissants, de floraisons superbes, l'exaltation de sa pensée lui suggère une image grandiose et il appelle le sol qui a enfanté ces merveilles: la terre nourricière. La terre nourricière, c'est le vaste champ d'action ouvert devant nous, qui nous convie à défendre les principes sacrés en nous promettant de féconder nos sueurs.

La terre nourricière, c'est l'arène retentissant des cris de l'ardente mêlée et renvoyant au dehors les plaintes des champions meurtris. La terre nourricière, c'est, après les combats soutenus, les blessures reçues, le triomphe des espoirs invincibles, l'éclosion magnifique des moissons de l'avenir.

La jeunesse nouvelle a besoin d'action, de ce bain vivifiant qui lui refera la moelle et les os. L'occupation de l'arène lui redonnera du nerf et de la force. Qu'elle ouvre les yeux! Tout conspire à lui porter le coup mortel : les vulgarités du milieu et la propre direction qu'elle donne à ses pensées. Après les heures de fièvre ardente, d'exaltation de l'idéal, elle n'a pas su résister aux épreuves cruelles, et son abattement, qui ne devait être que peine passagère, est devenu un mal profond ayant des racines vivaces. Elle s'est donné dès lors une manière d'être intolérable qui est l'éternel supplice des âmes qui se souviennent.

On a beau laisser tomber de ses lèvres les paroles les plus amères et les plus désespérées, il est toujours une fibre secrète qui tressaille et vibre à la menace des catastrophes. Les sentiments naturels, violemment refoulés, reviennent sans cesse tourmenter les pauvres âmes «écartelées à deux infinis». Rien ne prévaut contre cette loi fatale, pas plus les méditations solitaires que les enseignements hautains des esprits systématiques. Car, comme pour ne se laisser aucune porte de salut, on s'est jeté avidement sur des livres aux théories morales dissolvantes. Au contraire du Conventionnel réclamant toujours plus d'audace pour le triomphe des idées qui devaient renouveler le monde, la jeunesse nouvelle ne demande que de la tristesse, encore de la tristesse. Elle s'est créé un état d'âme analogue à la *delectatio morosa* des théologiens du moyen-âge, avec les préoccupations du dogme en moins.

Je crains que cette étrange aberration du cœur et de l'esprit, qui s'égaré sciemment sur l'objet de son culte et de ses pensées,

ne conduise à un réveil douloureux. Le commerce assidu avec les grands désespérés n'a jamais abouti à une virile conception du devoir. Il n'engendre que des êtres malades, s'étudiant à tuer en eux toute velléité d'action, toute tentative d'effort. Et la génération qui se nourrit de cette substance morale empoisonnée est représentée par des âmes faibles et peureuses, prêtes à passer à l'ennemi et à lui rendre, suivant l'expression de Montaigne, leurs «armes vaincues»...

Pour accomplir la tâche qui nous est assignée, il nous faut sortir de l'engourdissement moral qui transforme des jeunes de vingt ans en de sombres vieillards au front désabusé. Mettons-nous allègrement à l'œuvre et ne donnons pas lieu à ceux qui viendront après nous de nous appliquer le proverbe hébreu : « Nos pères ont mangé le raisin vert et les dents de leurs enfants en sont agacées ». Que cette génération secoue la poussière de ses désenchantements et envisage l'avenir d'un regard plus assuré ! Qu'elle croie et qu'elle agisse !...

Alors s'opérera sous notre beau ciel une révolution dans les idées et dans les mœurs qui mettra fin à une bien triste anomalie. Par notre amour de ce sol héroïque, trempé de la sueur et du sang d'intrépides aïeux, nous aurons restitué à la notion de patrie toute sa force. Par les souffrances et les peines que nous aurons essuyées en vue du triomphe de notre cause, nous aurons prouvé à tous que patriotisme n'est pas égoïsme irréductible, soif inextinguible de jouissances défendues, mais bien une vertu forte et aimante qui exalte l'âme et l'emplit d'un profond sentiment d'altruisme.

Pétion GEROME.

(*La Ronde*, juillet 1898)

DAMOCLES VIEUX

1876-1936

Une carrière droite, harmonieusement remplie, et sans souillure: ainsi peut se résumer la vie de Damoclès Vieux.

Né à Port-au-Prince le 14 novembre 1876, Damoclès Vieux fit au lycée Pétion de brillantes études qu'il couronna par le prix d'honneur de philosophie. Pourvu de son baccalauréat, il fut nommé d'abord répétiteur puis professeur dans l'établissement où il s'était formé, passant successivement des classes de grammaire à celles d'humanités jusqu'à occuper, en dernier lieu, la chaire de philosophie.

Le Président Leconte, ayant entendu vanter par des amis enthousiastes la grande valeur intellectuelle et le haut caractère du jeune professeur, voulut utiliser dans l'administration ses rares qualités, et Damoclès Vieux fut, en 1911, appelé au ministère des travaux publics comme chef de division. Il fut ensuite transféré au ministère de l'instruction publique, puis au ministère de l'agriculture où il rencontra, comme chef de bureau, le musicien Ludovic Lamothe: heureuse rencontre de la poésie et de la musique, puisque Lamothe agrémenta de sa musique gracieuse quelques-uns des plus jolis poèmes de Damoclès Vieux.

La carrière administrative n'était point faite pour ce professeur scrupuleux: aussi accueillit-il avec joie sa nomination en 1922 comme directeur du lycée Pétion. Ayant été en 1930 élu président provisoire de la République en vue de reconstituer les chambres législatives et de faire procéder à la libre élection d'un président définitif, M. Eugène Roy voulut former un ministère qui fût exclusivement composé de hautes personnalités pouvant inspirer confiance à tous les partis, et il y appela Damoclès Vieux comme secrétaire d'État de l'instruction publique. Quand, en 1932, le gouvernement de M.

Sténio Vincent ouvrit à Port-au-Prince l'École Normale d'Instituteurs prévue par la loi Guilbaud du 14 août 1913 et qu'avait déjà recommandée la constitution de 1879, il pensa à confier les destinées du nouvel établissement à un maître qui, à une longue expérience personnelle de l'enseignement et à une forte culture philosophique, ajoutait des qualités de distinction et de caractère qui faisaient de sa seule présence au milieu de ses élèves une vivante leçon de morale pratique.

Nulle fonction ne plut davantage à Damoclès Vieux que celle qui lui permettait de préparer des maîtres pour le peuple. Né dans le quartier populaire du Bel-Air, il avait vécu au milieu du peuple et l'aimait comme bien peu d'Haïtiens le savent aimer. Aristocrate de la pensée, il entendait servir le peuple en l'élevant jusqu'à lui et non se servir du peuple en s'abaissant à flatter ses bas instincts de haine et d'envie. Aussi, dans ses leçons de pédagogie à l'École Normale, s'évertua-t-il non pas simplement à enseigner une technique aux futurs instituteurs, comme on met une houe dans la main d'un cultivateur, mais à en faire des éducateurs capables d'élever le niveau moral, intellectuel et économique du peuple haïtien. C'est au milieu de cette tâche qu'il estimait la plus grandiose de toutes que la mort vint le surprendre le 23 mai 1936.

Secrétaire de notre petite revue *La Ronde* fondée en mai 1898, Damoclès Vieux y publia des vers qui lui attirèrent tout de suite le suffrage des lettrés. Il réunit les poèmes de cette première période de son activité littéraire dans un joli volume *L'Aile Captive* paru chez Messein, à Paris. Dans une remarquable étude de *La Relève*, M. Léon Laleau a fait justice de l'accusation portée contre Damoclès Vieux que sa poésie ne donne pas le son de l'âme haïtienne: le poète paraissait assez sensible à ce reproche que ne méritaient nullement à ses yeux la plupart de ses poèmes, — sa belle pièce, *Correspondances*, par exemple. Mais il a écrit un délicieux madrigal, où il enseignait «l'art d'aimer sans amour» et dans lequel il regrettait de n'avoir pas vécu dans ce 18^e siècle finissant, aux grâces un peu mièvres, et ses juges n'ont retenu que cette «bergerie» pour l'en accabler et le chasser sans merci de la république haïtienne des lettres. Damoclès Vieux s'était efforcé, dans ses poésies les

plus récentes, d'adopter une nouvelle manière : il en a laissé tout un recueil que des mains pieuses gardent précieusement et dont elles voudront bien faire l'offrande aux nombreux amis de l'écrivain, que ses intimes appelaient « le poète » tout court, tellement il incarnait pour eux la poésie même.

Damoclès Vieux écrivait aussi une prose ferme, précise, pleine de substance, où se révèle ce souci de correction morale qu'il poussait jusqu'au scrupule et qui provenait d'une extrême délicatesse de sensibilité et de conscience.

Jacques Breffort

C'était un vigoureux gaillard, d'une remarquable beauté. Sa taille haute, sa figure énergique aux mâchoires robustes, son torse puissant, ses jarrets solides, ses muscles souples troublaient le cœur des femmes. Et les hommes, devant lui, éprouvaient ce sentiment d'admiration mêlé de crainte qu'inspirent les beaux mâles. Ils l'admiraient pour l'harmonie de sa forme et le craignaient parce qu'il était fort. Mais ses amis l'aimaient simplement, parce qu'ils le savaient bon, loyal et triste.

Oui, Jacques Breffort, le vigoureux gaillard, était un triste. A des accès d'exubérante gaieté où triomphait sa nature physique succédaient chez lui des moments de silence brusques et prolongés, où l'expression souffrante et vague des yeux trahissait une maladie profonde de l'âme et une disposition à l'idée fixe. Il n'en comprenait pas lui-même très bien la cause; mais à ces minutes-là il se sentait comme accablé sous le poids d'une force obscure, mauvaise, et il lui semblait que dans son sang et dans son âme il y avait « quelque chose » dont il subissait l'action souveraine et fatale et contre lequel il ne pourrait jamais réagir. Et cette pensée le rendait triste. Ses amis s'en inquiétaient et parlaient souvent entre eux d'hérédité, de folie, de suicide possible. Ils se rappelaient qu'un amour inexplicable de la campagne avait poussé presque tous

les Breffort mâles, l'un après l'autre, à se retirer dans leur propriété de Beauger pour s'y donner la mort, et ils avaient peur que Jacques, le géant triste et bon, le dernier des Breffort, ne fût atteint lui aussi de la funeste passion.

Or, un jour, il disparut, et on ne le revit plus. La nouvelle se répandit bientôt dans la ville. On comprit, car tout Port-au-Prince connaissait l'histoire tragique de cette famille...

* * *

Jacques Breffort était venu là, sur cette terre de Beauger où s'était accompli le drame sombre dont son grand-père, son père, son oncle, l'un de ses cousins avaient été successivement les malheureux héros... Il avait été pris soudain d'un besoin intense d'impressions fortes, de sensations violentes. Les banalités de la vie mondaine ne pouvaient plus suffire à son cœur, à ses sens: la platitude uniforme de Port-au-Prince l'avait écœuré. Les rues de cette ville étaient trop étroites: il s'y sentait gêné, oppressé. Il lui fallait des espaces sans bornes, la solitude des vastes savanes, la caresse du grand air venu des hautes montagnes... Il avait cru aussi percevoir l'appel indistinct de voix mystérieuses, éparses quelque part, d'une douceur étrange. Elles lui avaient dit le charme des forêts immenses, pleines d'ombre; leur tiédeur délicieuse, les jours de chaud soleil; leur paix murmurante aux crépuscules clairs; leur silence profond, les nuits calmes. Et elles l'avaient pénétré, et tout son être avait tressailli de joie à les percevoir. La campagne l'attirait. Elle l'avait attiré, irrésistiblement, par toute sa chair: il y était venu...

La ville n'avait été qu'une coque gênante dont il s'était évadé pour naître à sa vie véritable, à la vie de la campagne, — de la campagne, la grande aïeule nourricière. Aussi s'enivrait-il avec une ardeur sensuelle de tous ces reflets irisés et changeants, de ces teintes multiples et variées qu'elle revêt aux

différentes heures du jour, de ses parfums pénétrants, du chant de ses oiseaux. Il s'y promenait avec un plaisir animal, comme celui que doivent éprouver les bêtes à se vautrer dans l'herbe et qu'ont dû goûter les premiers hommes quand ils promenaient leurs masses géantes dans les forêts primitives... Par les matins voilés, lorsque la campagne était silencieuse et grise, il grimpa sur un arbre élevé pour surveiller la minute où elle se dépouillerait de son voile et se réveillerait riante, sous le soleil. Les jours de pluie, il se consolait de ne pouvoir sortir en respirant l'odeur de la terre champêtre, fermentant sous l'ondée bienfaisante. Et c'était là toute sa vie. Il recommençait les mêmes choses, alternativement, retranché dans un isolement absolu, aimant d'un amour exclusif ce coin de terre auquel l'unissaient des liens si mystérieux. Cependant, d'avoir ainsi les mêmes jouissances émoussa ses sens. Il les trouvait maintenant insuffisantes. Il aurait voulu recevoir de la nature des sensations plus aiguës, si aiguës qu'elles pussent lui donner l'illusion d'être fondu en elle. Se fondre en elle ! Etre mêlé à elle ! Ce désir absurde le travailla. Dans ces bois, pensa-t-il, devait exister quelque retraite cachée, inaltérablement verte, infiniment plus verte que les autres parties de la campagne et seule capable de lui donner la volupté ultime qu'il rêvait d'éprouver.

* * *

Jacques Breffort partit donc un matin à la recherche de cette retraite.

Les champs blondissaient au soleil matinal. Les oiseaux pépiaient dans les branches. Les campagnards avaient déjà repris leurs outils. Ils sarclaient, bêchaient, semaient, chantaient, riaient, rompus à la dure tâche, heureux d'être sains, réjouis à la pensée de la moisson future.

Jacques marchait, absorbé, comme tous les insensés rongés

d'une chimère unique. Il marchait, scrutant les couverts, comparant de mémoire leur degré de verdure, tout le corps en état de réceptivité, les pores ouverts, comme prêts à absorber les feuilles, les fleurs, les fruits. Il avait parcouru la moitié de la plaine sans trouver ce qu'il cherchait. Il marcha encore... La campagne blanchoyait maintenant. Le soleil était incandescent, là-haut. L'air, immobile, était chaud. Pas un souffle. Un silence pesant, rendu plus sensible par le cri strident des cigales. Il devait être midi ou une heure. Il marcha toujours. Il arriva dans des lieux en friche où il y avait une mauvaise herbe rase et rousse, des lataniers, des cotonniers rabougris, de rares fleurs de chardon d'un jaune de soufre, des os épars sur le sol, — des os d'animaux tombés là, un jour, sous le coup de l'inexorable Faucheuse.

A la vue de ces terres stériles et désolées, Jacques eut un vague sentiment de découragement, mais il poursuivit tout de même sa route, infatigable. Il s'engagea dans un chemin tortueux, monotone, bordé d'acacias, à droite et à gauche. Tout-à-coup, des arbres au feuillage vert et luisant se dressèrent au loin, devant lui. Il hâta le pas. Son cœur bondit. Enfin, l'endroit avait surgi où il lui serait donné de vivre son rêve !

C'était un site grandiose. Des bayahondes, des mapous, des chênes, des manguiers et des caimitiers chargés de fruits épanouissaient leurs flancs énormes dans une attitude de force héroïque. Leurs branches tordues s'entrelaçaient, et leurs cimes confondues formaient une voûte épaisse qui laissait distinguer à peine le grand œil blanc, implacable, au ciel. Des lianes couraient le long de leurs écorces brunes. A leurs pieds foisonnaient de jeunes plantes, étoilées de fleurs violettes, roses, mauves et rouges. Et partout triomphait la même verdure somptueuse — une verdure sombre, tirant sur le noir.

Jacques Breffort poussa un cri qui retentit, sonore, dans le calme ambiant. Il délirait de joie. Sa poitrine se dilatait de tendresse, de sympathie amoureuse. Jamais il n'avait vu de frondaisons aussi touffues, un jet plus hardi, une grandeur plus saisissante, tant de superbe dans les formes naturelles. Et il lui tardait déjà de se sentir uni à elles et d'en jouir, d'en jouir éperdument!... Il attendit dans une impatience fébrile. Des minutes passèrent sans qu'il ressentit rien d'extraordinaire. Il s'inquiéta. Est-ce qu'il lui serait impossible d'éprouver cette ivresse totale, cette félicité suprême qu'il recherchait?

Des heures s'écoulèrent. Et contrairement à son attente, il n'avait qu'un plaisir physique qui devenait de plus en plus vague à mesure qu'il se familiarisait davantage avec le paysage... Son désir s'exacerba. Il se précipita sur les arbres, les étreignit avec rage, se pencha sur les tiges, en arracha des fleurs qu'il respira frénétiquement. Rien, rien ne se produisit en lui qui fût le délice ardemment désiré...

Jacques s'affligea. Découragé, il se laissa tomber sur un tronc d'arbre qui gisait près de lui. A peine s'était-il assis qu'il se leva d'un mouvement spontané, sous l'impulsion d'une recrudescence d'espérance... Dans les ramures... peut-être... qui sait?... Il monta au faite d'un chêne, d'une hauteur prodigieuse. Là, un spectacle s'offrit à ses yeux, ravissant.

Le couchant flamboyait. Le firmament était parsemé de teintes vives d'or, d'opale, de pourpre, d'améthyste, de turquoise. Et les collines et les vallons, toute la plaine s'allongeaient à perte de vue, jusqu'au ras de l'horizon, reposée sous un fin tissu d'air, nuancé, omnicolore, piqué des flèches lumineuses que lançait le soleil déclinant; toute la plaine s'allongeaient, telle une femme étendue, lasse, sous une gaze diaphane aux couleurs mirifiques. Alors, son désir de l'absorber toute s'exalta jusqu'au dernier degré de la folie. Et quand, après

un long moment d'attente, il se vit impuissant à posséder la chose béatifique qui devait faire exulter sa chair, il en ressentit une immense douleur. Le désespoir l'envahit aux profondeurs les plus intimes de ses entrailles. Et le dégoût de vivre monta en lui...

Fiévreux, les tempes battantes, Jacques tendit les bras comme pour une caresse involontaire et se lança dans le vide.

Un bruissement se fit dans les feuilles. Des oiseaux volèrent, effarés. Des senteurs montèrent, triomphales.

Jacques Breffort, le vigoureux gaillard, le géant triste et bon, était mort...

Damoclès VIEUX.

(*La Ronde*, mai 1901)

CLEMENT BELLEGARDE 1878-1909

Né le 28 octobre 1878 à Port-au-Prince, Clément Bellegarde fit d'excellentes études au lycée Pétion. Il y devint professeur d'histoire et de géographie.

Quand le gouvernement haïtien décida de former, sous la direction de l'officier français A. Giboz, la Compagnie d'Instruction du Centenaire, Clément Bellegarde fut l'un des premiers à répondre à l'appel. Il se classa vite parmi les meilleurs instructeurs de cette compagnie d'élite, qui devint une véritable école militaire destinée à préparer les cadres de la future armée haïtienne, réformée et modernisée. Il faisait là aussi œuvre d'enseignement.

Tout le monde se rappelle le rapide succès de cette compagnie d'instruction, composée de jeunes gens cultivés, et les belles manœuvres de combat qu'elle exécuta en 1906 et qui provoquèrent la surprise en même temps que l'éloge enthousiaste de l'attaché militaire américain, le capitaine Charles Young, le seul officier de couleur de l'armée des Etats-Unis qui fût en ce temps-là gradué de West-Point.

Clément Bellegarde mourut le 28 juillet 1907, à l'âge de 29 ans: il était 1er capitaine, commandant du Bataillon d'Instruction, ayant succédé dans cette fonction à M. Giboz parti pour la France. Sportif et lettré, il réalisait en sa personne l'heureuse alliance de la culture physique et de la culture intellectuelle. Il a écrit des chroniques et des nouvelles d'une belle venue publiées dans La Ronde. Son exemple contribua grandement à populariser la pratique des sports parmi la jeunesse des écoles.

La Sorcière

Réunies autour du grand lit à baldaquin où repose, rigide

et froid, le corps de Madame de Drazy, des amies devisent sur l'étrangeté des événements qui ont accompagné la mort de cette femme aimable.

De temps en temps, l'une d'elles se lève, découvre une seconde le visage livide de la Comtesse et reporte ses regards vers la petite table, où des fioles de toutes dimensions étalent leur irritante inutilité.

Voici le grand verre dans lequel l'esclave avait délayé le breuvage mortel. Les taches de la liqueur en ont marqué les bords.

— Comment une eau si noire ne tuerait-elle pas?

— Et la Comtesse n'a pas refusé de boire?

— Elle l'avait ensorcelée, la guenon !

* * *

La comtesse de Drazy avait d'abord ressenti de violentes coliques, accompagnées d'un crachement de sang qui s'accroissait chaque jour davantage. Les médecins de la colonie déployèrent toute leur science pour venir à bout de cette horrible maladie. Rien n'y avait fait.

Le quatrième jour, la vieille servante Anorah, étant seule avec la Comtesse, s'approcha du lit et, avec un accent plein de compassion et d'humilité, parla ainsi à sa maîtresse.

— Si je ne craignais de mécontenter ma maîtresse, je lui proposerais un remède capable de faire cesser tous ses maux.

— Oh ! fais vite, Anorah, fais vite. Je souffre ! Sauve-moi, si tu peux. J'ai confiance en toi. Tu m'as si souvent témoigné ton dévouement. Hâte-toi de m'apporter ton précieux médicament. Si tu réussis, tu auras la liberté.

— Ecoutez-moi bien, ma maîtresse. Mon remède vous guérira sûrement. Après l'avoir absorbé, vous tomberez dans une sorte de syncope qui durera deux heures. Quand vous

vous réveillerez de ce long sommeil semblable à la mort, les douleurs auront disparu pour ne plus revenir.

— Donne, Anorah, donne vite ton remède. Tu auras une belle récompense.

— Je n'ai pas le droit d'en recevoir de ceux que je guéris. La loi de notre tribu me le défend. Je serai assez récompensée par le bien qu'il me sera permis de faire à ma bonne maîtresse.

Anorah quitta aussitôt la chambre et y revint un moment après avec un bouquet de feuilles sèches, qu'elle fit brûler sur trois morceaux de charbon incandescent. Elle broya ensuite le tout dans un mortier, y ajouta une liqueur verte qu'elle tenait dans un flacon bleu poudreux, et présenta le breuvage à la Comtesse, qui l'avalait sans sourciller.

Deux minutes après, les membres de la malade se raidirent, ses yeux se ternirent sous les lourdes paupières, et tout son visage devint d'une pâleur étrange.

Anorah demeura calme et silencieuse devant l'effet qu'elle attendait.

Le Comte de Drazy, qui pleurait dans la pièce voisine, n'entendant aucun bruit, entra à pas feutrés dans la chambre de la malade. Il poussa un cri de douleur.

— Morte ! Elle est morte !

Il se jeta sur le lit pour embrasser sa femme; il recula d'horreur : un reste de liqueur verte maculait les lèvres de la Comtesse. Se précipitant vers la table, il prit dans ses mains nerveuses le grand verre qui avait contenu l'affreux breuvage.

— C'est toi qui l'as tuée, misérable. Tu vas mourir !

Et ce disant, M. de Drazy tira son poignard. Mais il se ravisa aussitôt.

— Non, ce n'est pas de cette façon que tu mourras. Tu paieras plus cher, beaucoup plus cher, ton crime,

— Mais elle n'est pas morte, ma maîtresse. Je lui sauve la vie, au contraire. Je la délivre de ses souffrances...

Le Comte n'avait prêté aucune attention aux paroles d'Anorah. Appelant d'une voix courroucée les domestiques, il commanda :

— Prenez l'empoisonneuse. Conduisez-la sur la place, et qu'elle soit brûlée vive !

* * *

La vieille esclave vient d'apparaître au milieu des trois noirs vigoureux choisis sur l'habitation pour la conduire au supplice. Un murmure sourd l'accueille, tandis que des regards curieux fouillent le fond de ses prunelles comme pour y trouver cette ardeur fauve qui reflète la criminalité des âmes.

Qu'a-t-elle fait ? Tout le monde le sait. Et bien qu'Anorah soit sympathique à tous à cause de sa douceur compatissante, ses amis eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de considérer le supplice qui l'attend comme le juste châtiment de son atroce forfait.

Elle regarde par trois fois le bûcher de six pieds élevé au centre de la petite place. C'est sur ce tas de bois qu'elle va finir ses jours. La cendre de sa chair se confondra tout à l'heure avec celle des bûches ardentes et s'éparpillera dans l'air sous le souffle de la brise du soir.

Elle a pourtant essayé de se défendre. Mais que peut la voix d'une misérable esclave dans le tourbillon de pensées cruelles qui troublent le cerveau du colon farouche ?

Elle s'est résignée. Car elle se rappelle, comme si c'était d'hier, la scène émouvante où son père subissait la rigueur d'un destin pareil au sien. La sérénité rayonnait sur le front du vieillard. Elle, encore enfant, pleurait, et Aiddouèd essuyait de ses tendres mains les larmes qu'elle versait. Qu'avait-il fait, lui ? Quel crime affreux avait-il commis ?... Le beau lévrier du

maître avait rompu ses liens et s'était enfui. Aïdouèd avait fouillé dans tous les coins la forêt voisine. Il avait marché de longues heures pour trouver le précieux animal. Nulle trace. Quelque « marron » avait peut-être abattu le beau lévrier. Ou peut-être quelque voisin jaloux l'avait fait voler... Le maître l'avait rendu responsable de cette perte. Et il allait mourir. Mais il avait pardonné à l'auteur de sa mort, selon le commandement du Dieu des chrétiens, et l'avait béni, comme le bois de santal parfume la hache qui l'a coupé.

— C'est le destin de ma famille. Pourquoi, pensait Anorah, devrais-je m'effrayer de la mort quand mon père n'en a pas eu peur, lui? Mes ancêtres, enfouis dans la terre d'Afrique, entendront le crépitement de ma chair et le craquement de mes os. Ils seront heureux de mon courage, car, malgré les tortures endurées, je n'aurai pas révélé le secret qu'ils m'ont confié et que je ne devais transmettre qu'aux miens...

Ses mouvements sont libres. Elle s'avance ferme et droite vers le bûcher, au pied duquel flambe déjà une pièce de sapin jaune.

Mais pourquoi la retenir? Le feu l'appelle. Elle doit mourir. Qu'elle meure tout de suite... Deux heures! Dans deux heures son innocence éclatera aux yeux de tous. Son maître lui a refusé ce délai. Qu'est-ce qu'on attend encore? Va-t-on inventer pour elle un supplice plus horrible? Pourquoi ces hésitations, ces murmures, ce grouillement de la foule? Ce n'est rien. Ce sont les curieux qui se rapprochent pour ne rien perdre des péripéties du drame. Ce sont les esclaves de l'habitation que l'on a fait venir pour qu'ils assistent à ce châtiment exemplaire et n'en perdent jamais le souvenir.

Eh bien! Approchez. Venez voir comment meurt la fille d'Aïdouèd. Voyez comment elle se précipite dans les flammes qui s'ouvrent et se referment pour l'envelopper comme d'un

linceul d'or. La voilà assise sur le piédestal de martyr qu'on lui a dressé, promenant sur la foule interdite ses regards déjà voilés. Comme en un déploiement d'étoffe qui ondule, les flammes s'enroulent autour du corps d'Anorah l'Africaine. Le grésillement de sa chair s'harmonise lugubrement avec le crépitement des bûches incandescentes. Pas une plainte ne sort du rouge brasier...

Les flammes s'abaissent lentement. Les dernières étincelles du bûcher meurent dans la paix du soir approchant.

* * *

Les deux heures, réclamées par Anorah, viennent de s'écouler.

Le corps inerte de la Comtesse repose encore dans le grand lit, autour duquel sanglotent la douleur d'un époux et l'hypocrisie de quelques amies.

Soudain, les voilà secoués d'un grand saisissement. Le drap qui recouvre Madame de Drazy s'est soulevé, et la tête de la Comtesse, où le désordre blond des cheveux met un cadre d'or, apparaît rayonnante sous la pâle clarté de la lampe.

Se dressant sur son séant et promenant autour d'elle ses regards, Madame de Drazy s'écrie, joyeuse :

— Où donc est-elle? Je veux l'embrasser, tout de suite...

— Qui?

— Anorah!

— Brûlée vive, la sorcière!

— Celle qui m'a sauvée! Oh!...

Sa tête retombe lourdement sur l'oreiller.

La Comtesse de Drazy est morte.

Clément BELLEGARDE.

(*La Ronde*, octobre 1900)

TABLE DES MATIERES

	Pages
Préface	7
GUY- JOSEPH BONNET. Notice	13
1. Le défenseur d'Ogé et de Chavannes.....	13
2. Bonnet et l'Agriculture	14
3. Bonnet et la Culture intellectuelle.....	16
BEAUBRUN ARDOUIN. Notice	18
1. Au tribunal de l'Histoire	21
2. La jeunesse de Borgella	23
BAUVAIS LESPINASSE. Notice	28
La Civilisation noire et son avenir	29
EMILE NAU. Notice	31
Le Cacique Henri	36
IGNACE NAU. Notice	41
Une histoire de brigands	43
EUGENE NAU. Notice	47
L'Agriculture au Mexique et dans les Antilles.....	47
THOMAS MADIOU. Notice	51
1. Nicolas Geffrard	52
2. L'émouvante entrevue	54

EMERIC BERGEAUD. Notice	61
Le Combat de Vertières	63
SAINT-REMY. Notice	67
La jeunesse de Pétion	67
LIAUTAUD ETHEART. Notice	72
La Fille de l'Empereur	73
DURACINE POUILH. Notice	79
Un duel tragique	80
DEMESVAR DELORME. Notice	84
Boisrond-Tonnerre et la France	86
DULCINE JEAN-LOUIS. Notice	90
Scène matrimoniale	93
HANNIBAL PRICE. Notice	97
1. Haïti parmi les nations civilisées	99
2. L'union autour des tombes	105
ARMAND THOBY. Notice	110
L'Armée Indigène	113
FREDERIC MARCELIN. Notice	118
La Citadelle	119
ANTENOR FIRMIN. Notice	124
Haïti, Reine des Antilles	126
JUSTIN DEVOT. Notice	132
La Patrie Haïtienne	133
JOSEPH JEREMIE. Notice	139

1. Ma Mère	140
2. L'Action collective	142
SOLON MENOS. Notice	146
Le Sénateur Diogène Serre	149
FLEURY FEQUIERE. Notice	153
Nos Paysans	154
DANTES DESTOUCHES. Notice	159
La Grotte de Banica	161
HENRI CHAUVET. Notice	164
Perdegal et Saltadère	166
LEON AUDAIN. Notice	170
1. Mœurs haïtiennes	171
2. Le Vaudou haïtien	173
FREDERIC DORET. Notice	176
1. Les deux Haïti	177
2. Le Conte du Paresseux	180
GEORGES SYLVAIN. Notice	182
Hannibal Price	183
MASSILLON COICOU. Notice	192
Souvenirs d'enfance	193
AMEDEE BRUN. Notice	198
Cimetière de campagne	199
H. PAULEUS SANNON. Notice	203
1. Dessalines et Pétion	204
2. Création du Drapeau national	207

WINDSOR BELLEGARDE. Notice	210
1. Les Héroïnes de notre Histoire	213
2. La funeste division	219
3. Remarques sur l'Education	222
ETZER VILAIRE. Notice	227
Mes débuts	228
JUSTIN LHERISSON. Notice	238
Eliézer Pitite-Caille	240
FERNAND HIBBERT. Notice	245
Le néronisme de Rochambeau	246
ANTOINE INNOCENT. Notice	250
Ville-Bonheur	252
JUSTIN GODEFROY. Notice	257
1. La mort de l'insecte	259
2. Souvenirs	260
3. Esquisse	262
SEYMOUR PRADEL. Notice	264
La Culture scientifique	266
AMILCAR DUVAL. Notice	271
La Veillée: <i>Histoire de Zombis</i>	272
PETION GEROME. Notice	278
1. Littérature russe et littérature haïtienne.....	280
2. La jeunesse a besoin d'action.....	281
DAMOCLES VIEUX. Notice	284
Jacques Breffort	286
CLEMENT BELLEGARDE. Notice	292
La Sorcière	292

Achevé d'imprimer sur les Presses de la
 «SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS ET DE LIBRAIRIE»
 à Port-au-Prince, Haïti
 le 27 juin 1947